



Télévision Page C2
Cinéma Page C3
Théâtre Page C6
Musique classique Page C7
Disques Page C8
Agenda culturel Page C10
Arts visuels Page C12

CINÉMA



Devenir quelqu'un à travers le regard de l'autre

Michel Poulette
et son Louis 19

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

«Les gens caressent deux rêves dans leur course au bonheur, m'assure Michel Poulette d'un ton convaincu: gagner à la loterie et passer à la télé. «I wanna be a star», soupire le commun des mortels. Pourquoi? Pour qui? «Par une sorte de pensée magique de devenir quelqu'un à travers le regard de l'autre. Par l'envie d'être important, ne serait-ce que deux heures au cours de son existence, comme le souhaitait Andy Warhol à tous les quidams du monde».

Mais pourquoi donc, dites-moi, Michael Jackson se cache-t-il derrière ses lunettes noires? Y aurait-il un vice caché sous la célébrité? Voyons voir...

La fascination des gens pour la télé, c'est le thème de *Louis 19*, «la» production québécoise commerciale de 94. Celle qui devrait faire courir les foules et renflouer les coffres des producteurs. D'ores et déjà, la Labatt Bleue commandite à plein l'aventure et dans tous les bars où l'on s'enfile la broue couleur ciel trône une affiche de *Louis 19*. La machine promo est partie comme une bombe. Le long métrage de Michel Poulette envahira 37 de nos écrans la semaine prochaine. Pas moyen d'ignorer son existence.

Un premier vrai film

La télé, Michel Poulette connaît ça comme sa poche. C'est lui qui mettait au monde *Gérard D. Laflaque* et *Rock et Belles Oreilles*. Pubs, clips téléfilms, documentaires sont à sa feuille de route. Derrière la Véronique Béliveau qui chantait Radio-Québec, on retrouvait déjà Poulette. Mais *Louis 19*, c'est son premier vrai film.

Au départ, il y avait 200 pages de scénario, dont il n'est pas resté grand-chose. Et trois scénaristes. Poulette a pris un an pour revoir avec eux les textes. Il aime travailler sur la structure, les momentum, dit qu'une bonne comédie doit être figolée au quart de tour. À l'heure de convaincre les bailleurs de fonds, le cinéaste savait tellement où il s'en allait que le film a roulé tout seul. Un an jour pour jour après que le scénario ait été déposé à Téléfilm, *Louis 19* sort en salle.

Portant le film sur ses épaules: Martin Drainville. Il sera Louis Jobin, ce rien-du-tout qui gagne le concours Big Star. À lui le privilège d'être filmé nuit et jour par une caméra télé, et sa vie quotidienne étalée trois mois durant à la première émission *En Direct*. Le voici devenu roi du petit écran, star instantanée, pour le meilleur et pour le pire, flanqué d'une maman possessive jouée par nulle autre que Dominique Michel.

«La télé, c'est «la» référence aujourd'hui, s'exclame Michel Poulette. Le petit écran exerce une fascination incroyable que j'ai voulu démystifier. Les gens viennent en famille

VOIR PAGE C2: LOUIS

PHOTO ROBERT FRANK

LES ARTS

Jack Kerouac

Trois coffrets
exceptionnels
viennent
souligner
l'omniprésence
du jazz dans les
textes de la
bande des
«clochards
célestes»

Jack Kerouac et la
musique de la

BEAT GENERATION

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Jack Kerouac, William Burroughs, Sam Charters, Allen Ginsberg, et Laurence Ferlinghetti étaient soit écrivain, soit poète. Parfois, il étaient l'un et l'autre à la fois. Certains parmi eux, parce qu'il faut bien rappeler qu'ils n'ont pas plongé leur vie respective entre italiennes à six pieds sous l'asphalte, fabriquant encore des livres ou

leur point de chute qui est loin d'être un point mort est situé dans une maison d'édition baptisée City Light Books. Elle a pignon sur rue à San Francisco. Au deuxième étage, on ausculte des manuscrits avant d'en imprimer. Au premier, on les vend.

Dans ces lieux, Ferlinghetti est toujours le maître des céans. Il est grand, il est costaud, barbu, et poète plutôt que romancier. Qui plus est, il a tout un nez. Tout un nez pour détecter les subtilités iconoclastes du blues, mais surtout du jazz. Parce que le Ferlinghetti, le jazz, il en instille passablement dans ses poèmes. À cause de Kerouac.

De Kerouac qui est devenu l'ange littéraire de la Beat Generation pour avoir goûté avec avidité comme avec passion la langue be-bop de Charlie Parker et John Birks Gillespie. De Bird et Dizzy, les mages du «be-bop-beat».

Cette alliance, cette association, cette fusion des mots des uns avec les notes des autres nous a été restituée récemment en sa quasi-totalité. Grâce à Sainte Ann Charters qui incidemment a Sam Charters pour mari. Un ancien analyste financier de la firme Dunn and Bradstreet transformé en poète de la sociale made in USA et grand chroniqueur du blues. Sam, si

Jack Kerouac à Orlando, en 1959. Photo tirée de *The Jack Kerouac Collection*. À droite, une scène de rue tirée de *The Beat Generation*.



PHOTO JERRY STOLZ

VOIR PAGE C2: BEAT

STARMANIA

L'OPÉRA ROCK DE MICHEL BERGER ET LUC PLAMONDON
MISE EN SCÈNE DE LEWIS FUREY • 15 PERSONNES SUR SCÈNE

STARMANIA
MOGADOR 94
Disponible sur cassette
et disque compact

THÉÂTRE
ST-DENIS 1
12 au 22 MAI

1594, RUE ST-DENIS
BILLETS EN VENTE AU THÉÂTRE
(INFO.: 849-4211) ET TICKETMASTER,
ACHAT PAR TÉLÉPHONE: 790-1111

GROUPES
10 ou plus
527-3644



UNE PRODUCTION GILBERT COULLIER ORGANISATION EN ACCORD AVEC AVANTI PLUS

TÉLÉVISION

Sortez vos crayons pour la dictée des Amériques

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Vous voulez tester vos connaissances en orthographe? Préparez votre crayon et faites la dictée des Amériques, présentée samedi à 17h 30 sur les ondes de Radio-Québec. Vous vous mesurerez à 205 champions d'orthographe des trois Amériques.

La dictée, qui fait entre 300 et 320 mots, a été rédigée par Antonine Maillet, qui la présentera elle-même aux candidats, samedi. Ces derniers seront réunis dans une salle de l'Université de Montréal, à compter de 8h 15, soit neuf heures avant la diffusion de l'émission.

Les 15 meilleurs subiront un questionnaire préparé par deux champions d'orthographe, Pascale Lefrançois et Stéphane Ethier. Ils auront à répondre à des questions du genre de *Pourquoi dit-on un bottin pour un annuaire?* Parce que Sébastien Bottin fut le premier, en 1819, à dresser la liste des commerçants de Paris. Ou encore *Qu'est-ce qu'un scolopendre?* Réponse: un mille-pattes. Avec un trait d'union et seulement un «s», à pattes. Mais peut-être préféreriez-vous répondre à une question sur le plus grand serpent du monde qui est, comme nous savons tous, un anaconda.

L'événement d'aujourd'hui est la première compétition panaméricaine d'orthographe de langue française. Elle s'inspire directement de la dictée de Bernard Pivot, qui a disparu mais n'en a pas moins fait des petits. Après l'abandon des championnats mondiaux d'orthographe de Pivot, Radio-Québec et l'Office de la langue française se sont mis à la tâche, pour lancer leur propre Dictée des Amériques. TVOntario et TV5 participent aussi au projet. TV5 diffusera la compétition en Amérique du Sud, en Europe et aux États-Unis.

Il faut dire que malgré son nom, la Dictée des Amériques demeure surtout pour l'instant, l'affaire des Québécois. Trente-neuf des 49 candidats juniors — moins de 18 ans — proviennent du Québec, contre cinq du Nouveau-Brunswick et cinq de l'Ontario. En tout, 133 candidats sont du Québec, 34 du Canada, 24 des États-Unis et 14 d'Amérique Latine.

Dans chaque pays et province, des étapes préliminaires ont conduit à l'élimination des aspirants candidats. Au Québec, 200 écoles secondaires ont participé à la recherche de candidats.

Les autres candidats sont divisés en trois catégories, les seniors professionnels, dont l'outil de travail est la langue (correcteurs, écrivains, professeurs, journalistes etc) et qui occuperont 41 sièges aujourd'hui, les seniors amateurs qui seront au nombre de 89 et les seniors, français

langue seconde, qui permettront à 26 candidats dont le français n'est ni la langue d'usage ni la langue maternelle de faire la dictée.

Les organisateurs de la dictée ont demandé à Antonine Maillet d'utiliser un français international, que les candidats de toutes les Amériques comprendront. Ils lui ont également demandé d'effectuer une graduation, en augmentant le nombre de difficultés, de manière à ce que le début du texte soit plus facile. Car les candidats juniors et les candidats dont le français n'est pas la langue maternelle n'écriront que la première moitié de la dictée.

«Nous sommes très heureux de la dictée de Mme Maillet, déclarait, cette semaine, Jacques Duhaime, assistant coordonnateur de la dictée. Son texte est très musical».

Radio-Québec et l'Office de la langue française ont voulu que les gagnants de la dictée se retrouvent dans chaque région et dans chaque Amérique. Ainsi, un seul gagnant junior proviendra du Québec. Les deux autres seront respectivement issus du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario.

Il en va de même pour les autres catégories. Un des huit candidats des États-Unis inscrits dans la catégorie des seniors langue seconde atteindra la seconde étape, celle du jeu questionnaire. Et ainsi de suite.

Cependant, les distinctions territoriales ne compteront plus à l'étape du jeu-questionnaire. Le meilleur de chacune des quatre catégories remportera les honneurs, toutes nationalités confondues.

Abuseurs sexuels à 12 ans
Ils ont abusé sexuellement des enfants de quatre ans. Le premier réflexe qui vient à l'esprit c'est «écarter-les de la société». Il y a un hic cependant. Les abuseurs eux-mêmes sont des enfants de 12, 13, 14 ans. Le phénomène reste marginal mais n'en est pas moins extrêmement troublant. Un dossier de Radio-Canada, présenté par Simon Durivage, fait le tour de la question en interviewant des abuseurs, des parents, des victimes, des professionnels.

Les adultes s'entendent sur une chose, la nécessité de traiter les jeunes abuseurs le plus tôt possible, pour enrayner une habitude qui, invariablement, gagne en intensité avec le temps. Les causes des agissements des abuseurs sont multiples, préviennent les médecins. Les jeunes abuseurs eux-mêmes disent ne pas avoir réalisé, lorsqu'ils ont eu «un flash» ou un «déclat» que ce qu'ils s'approprièrent à faire, était inacceptable. Une chose est claire cependant, les abuseurs se recrutent avant tout chez... les abusés.

Aux *Beaux Dimanches*, demain, à 21h.

LOUIS: Le film est construit comme une série de regards subjectifs

SUITE DE LA PAGE C1

par autobus entier pour dire n'importe quoi à la télé. Mon film évoque tout ça, mais de l'autre côté de la clôture: l'excitation du début à être reconnu dans la rue, suivie d'une vague irritation. Puis la vie privée qui fout le camp...»

Le film fut construit aussi comme une série de regards subjectifs, en entrant dans la tête des spectateurs qui regardent Louis Jobin, et le perçoivent à leur façon.

Au Québec, la comédie au septième art n'a jamais eu très bonne presse. Le succès commercial a rimé plus souvent qu'autrement avec l'échec critique. On n'a pas eu de Woody Allen pour redorer le genre, ni de Louis de Funès pour pourvoir notre cinéma d'un vrai sens du gag. Il y a tout un monde flottant à explorer, à inventer, à affiner...

Poulette croit que les cinéastes ont laissé jusqu'ici trop de jeu aux comiques, qu'il faut les encadrer et non les encourager à improviser à l'écran. Sinon, chacun fait son numéro et ça tire à hue et à dia sans vision d'ensemble. Il a voulu de son côté éviter les clichés des policiers à moustaches à qui tout le monde aurait dit: «Bonjour la police!», dit ne pas vouloir prendre le public pour des caves.

«La nouveauté avec *Louis 19* dans le champ de la comédie, dit-il, c'est que mes personnages véhiculent des émotions. Martin Drainville par exemple, les gens n'ont qu'à voir sa binette pour éclater de rire. Il a de tels réflexes comiques, allons chercher le côté humain, me suis-je dit,

loin de sa propre caricature.»

Le film aurait pu s'appeler *Louis en six temps*. Le personnage doit traverser six étapes, développer six gestuelles, bégayant au début, se dressant au long du film. Une performance d'acteur.

Transformer un «looser» en «winner»

«Le défi de *Louis 19* fut de bâtir un personnage en une heure 30 sans faire cliché, en transformant un loser en winner. Vous en avez vu passer beaucoup des winners dans le cinéma québécois?» me demande-t-il. La question reste en suspens entre nous.

Poulette a accumulé dans son film les clin d'œil à toute la machine médiatique québécoise. La *Bande des Six* est transformée en festin des loups (et c'est tourné au Lux!). *Voix* devient *Vu*, mais LE DEVOIR reste LE DEVOIR (le héros le dévore avec ses toasts au petit déjeuner), et Jean-Pierre Coallier demeure Jean-Pierre Coallier. On verra défilier, travestis, *L'actualité*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal*. «Les Américains font des films truffés de leurs propres références. Pourquoi pas nous?»

Après l'expérience *Louis 19*, Michel Poulette s'est fait offrir bien entendu de tourner d'autres films d'humour. Mais le cinéaste refuse d'être emprisonné dans un genre. Il a plusieurs fers au feu, deux séries télé, deux films. Est-ce qu'il se collettera avec des monstres ou avec la mafia? Tout dépend du projet qui décollera. «Travailler avec des scénaristes, ça a du bon, dit-il. On n'est pas collé trois ans à une seule histoire.»

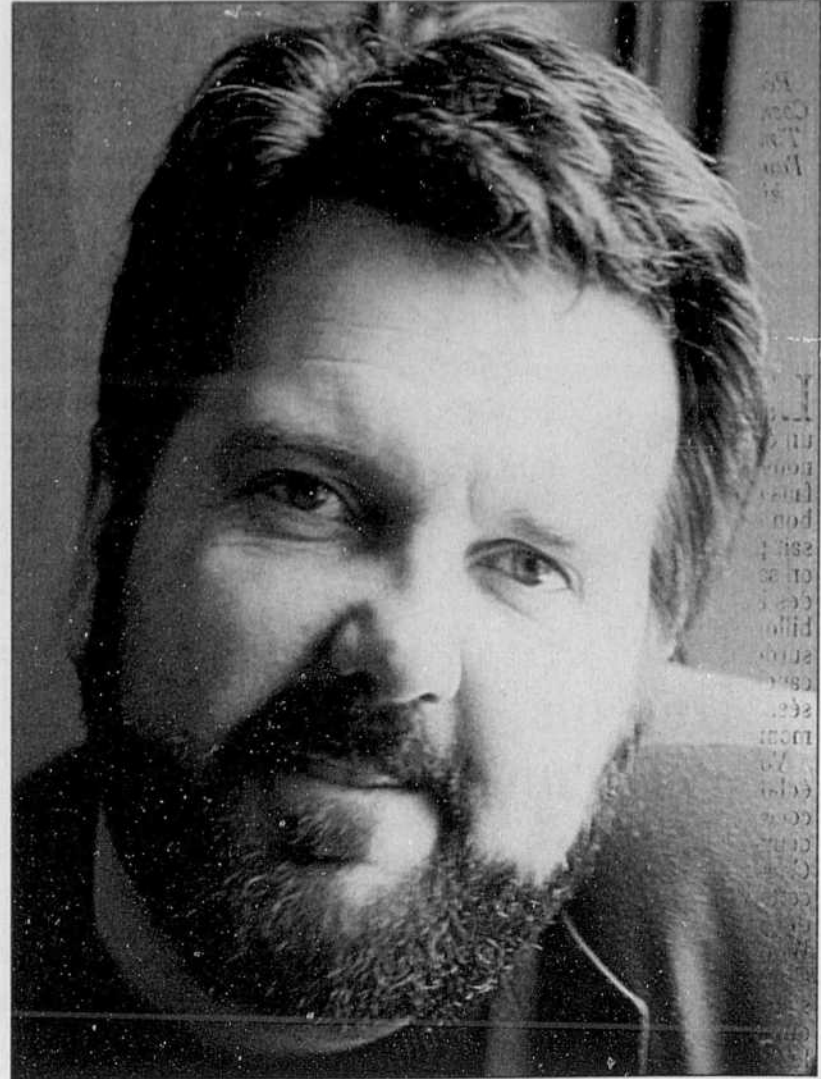


PHOTO ROBERT SKINNER
Michel Poulette croit que les cinéastes ont laissé jusqu'ici trop de jeu aux comiques, qu'il faut les encadrer et non les encourager à improviser à l'écran.

BEAT: Kerouac explora le premier la piste «beat-bop»

SUITE DE LA PAGE C1

THOSE BEATNIKS ARE BOX OFFICE!



TODAY'S KIND OF SHOWMANSHIP from ALLIED ARTIST
SOURCE: THE BEAT GENERATION
Le mouvement Beat a aussi eu une influence sur le cinéma américain des années cinquante et soixante, comme en fait foi cette reproduction d'une affiche d'un film de 1959.

on permet un petit aparté, vient de publier un roman intitulé... *Elvis Presley Talks to his Mother After the Ed Sullivan Show*.

Chère Ann! Après avoir confectionné dans les années 70 la meilleure bio sur Kerouac, elle a patiemment poursuivi son travail, son œuvre d'archiviste plutôt qu'historienne de la Beat Generation, en participant à la composition de trois splendides coffrets consacrés à la métamorphose de la note bleue en verbe et vice-versa.

Cette aventure a débuté il y a un peu plus de deux ans avec la publication de *The Jack Kerouac Collection*, un coffret de trois compacts édités par la petite maison Rhino Records. Puis ce fut *The Beat Generation*, un coffret proposant également trois compacts édités tout aussi également par Rhino Records.

Enfin, il y a un peu, la magnifique Anne, car elle est belle, a orienté la réédition en quatre compacts des poèmes lus et enregistrés par tous les clochards célestes de ce mouvement, à l'exception de Kerouac, en compagnie de jazzmen ou en leur absence. Contrairement aux deux autres compilations, celle-ci a paru sous le titre *Howls, Raps and Roars* sur l'étiquette Fantasy qui, grâce à la

sagacité du producteur Max Weiss, parraina dans les années 50 et 60 tout un inventaire de traités «beat-bop».

La piste «beat-bop»

Kerouac le premier explora donc cette piste «beat-bop», après avoir consommé bien du temps — du temps mécanique s'entend — à écouter Bird, Dizzy et Thelonious Monk improviser sur l'instant, dans les clubs de la 52e rue à New York, des notes destinées à la fugacité.

Pour exorciser certains des effets de la guerre, la mondiale dite deuxième, Bird et Dizzy et Monk et Mingus projetaient en sons toutes les idées comme les images qui s'emboîtaient dans leurs cervelles. Ils jouaient «Bop» et parlaient «Jive». Surtout Dizzy. Ils étaient «hot». Ils étaient «hipsters». Ils n'étaient en rien des sentinelles de la rationalité. Ils étaient inventifs, créatifs, éclaireurs. Ils avaient une inclination d'autant plus vive pour la liberté que l'époque, elle, avait une inclination pour l'ordre. La mise en conserve.

Très secoué par l'art jubilatoire de ces musiciens, Kerouac va s'en inspirer au point de chercher à traduire dans les mots le style de Bird, Dizzy et compagnie. Écoutons-les: «Oui, jazz et bop, dans le sens, disons, d'un ténor qui tient sa respiration et souffle une phrase dans son saxophone, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de souffle, et quand il l'a fait, sa phrase, il a dit ce qu'il avait à dire... c'est par conséquent ainsi que je sèpare mes phrases, comme séparations respiratoires de l'esprit... Je formulais la théorie de respiration comme mesure, en prose et en vers en 1953 à la demande de Burroughs et de Ginsberg».

Burroughs et Ginsberg, Ferlinghetti et Rexworth, et tous les autres vont suivre une route au cours de laquelle ils vont rencontrer le trompettiste-compositeur de la pièce *Kerouac*, il s'agit de Gillespie évidemment, le batteur Kenny Clark, le chanteur et champion du «Jive» Babs Gonzales, les pianistes John Lewis et Hank Jones, Max Roach, King Pleasure, le trio vocal Lambert, Hendricks ans Ross, Slim Gaillard et le pianiste Steve Allen.

Ils vont, c'est important, aller à leur rencontre avant que des musiciens aillent à la leur. Comment dire? Un certain jour, à la question «Quel est l'ennemi principal?» Ferlinghetti répondit ce qui suit: «Police, Douaniers. Agents des postes. Présidents d'université. Tous ceux que l'amour du pouvoir a conduit à des situations

permettant de malmener l'individu qui ne partage pas votre opinion ou votre vision du monde».

Cette volonté de puissance, ce virus de la puissance, certains musiciens, sur fonds de guerre de Corée et McCarthyisme cette fois, vont tenter de la combattre sans lutter en adaptant musicalement l'attitude un brin détachée mais non misanthrope de Kerouac et ses copains-copines de New York, Denver, Mexico et San Francisco. Art Pepper, Gerry Mulligan, Lee Konitz et surtout Chet Baker joueront «cool» plutôt que «Bop». Paradoxalement, Art Pepper est le grand oublié, le seul heureusement, de cette avalanche de compacts.

Ils auront payé leur dû

Ainsi, Kerouac et les autres auront été justes. Ils auront payé leur dû. Dans un premier temps, ils auront puisé bien des éléments rythmiques chez Bird et Dizzy avant de dévoiler à Mulligan et Baker, directement comme indirectement, bien des aspects de leur recherche sur l'utilisation du temps. Sur la conjugaison du tempo avec le temps toujours présent.

Tous ces écrivains et beaucoup d'autres, tous ces musiciens et plusieurs autres — s'il fallait tous les nommer, il faudrait occuper le tiers du cahier que vous avez en mains — sont présents dans l'un ou l'autre des neuf compacts répartis dans les trois coffrets.

Les moments forts? Le *George Shearing and Guide Dogs for the Blind* que Lenny Bruce a confectionné en pensant évidemment au grand pianiste de jazz, et aveugle, George Shearing, le célèbre poème *Howl* de Ginsberg, le dur mais très réaliste *Thou Shalt not Kill* de Kenneth Rexroth accompagné par le Chamber Jazz Sextet, la lecture par Kerouac d'extraits de *Sur la route* et *Visions of Cody* avant le quartet du pianiste Steve Allen, le *Jack Kerouac and Neal Cassidy California, Here I Come* de Tom Waits avec notamment le batteur Shelly Mann, le *Swinghouse* de Gerry Mulligan, le *Blues Montage* du splendide poète Langston Hughes, et surtout le...

...*Blues and Haikus* de Kerouac. De Kerouac récitant entre deux ponctuations sonores de Zoot Sims et Al Cohn. Les frères jumeaux. Les saxophonistes des plaintes, pour reprendre l'expression de Kerouac, métaphysiques. Ce *Blues and Haikus*, c'est le Nirvana.

EN DANSE

MOST MODERN X

Cinq œuvres nouvelles signées de la main de deux interprètes-chorégraphes férus de danse moderne, d'un vieux routard délicieux de la danse qui fait un retour inattendu à la création et d'un metteur en scène inspiré par une chorégraphe avertie. Cela donne «Bulle de Maya», «Les glaneuses» et «Vices et versus» d'Yves Saint Pierre, «Des châteaux forts» de Daniel Soulières et «Espèce de mémoire» de Claude Poissant et Jacqueline Lemieux. Un solo, un duo, un trio et deux quintets exactement dans le ton de la danse actuelle québécoise: très déterminée dans sa recherche du Sacré Graal. À l'Agora de la danse, ce soir, demain et jusqu'au 2 avril.

AUTOUR DES SENS

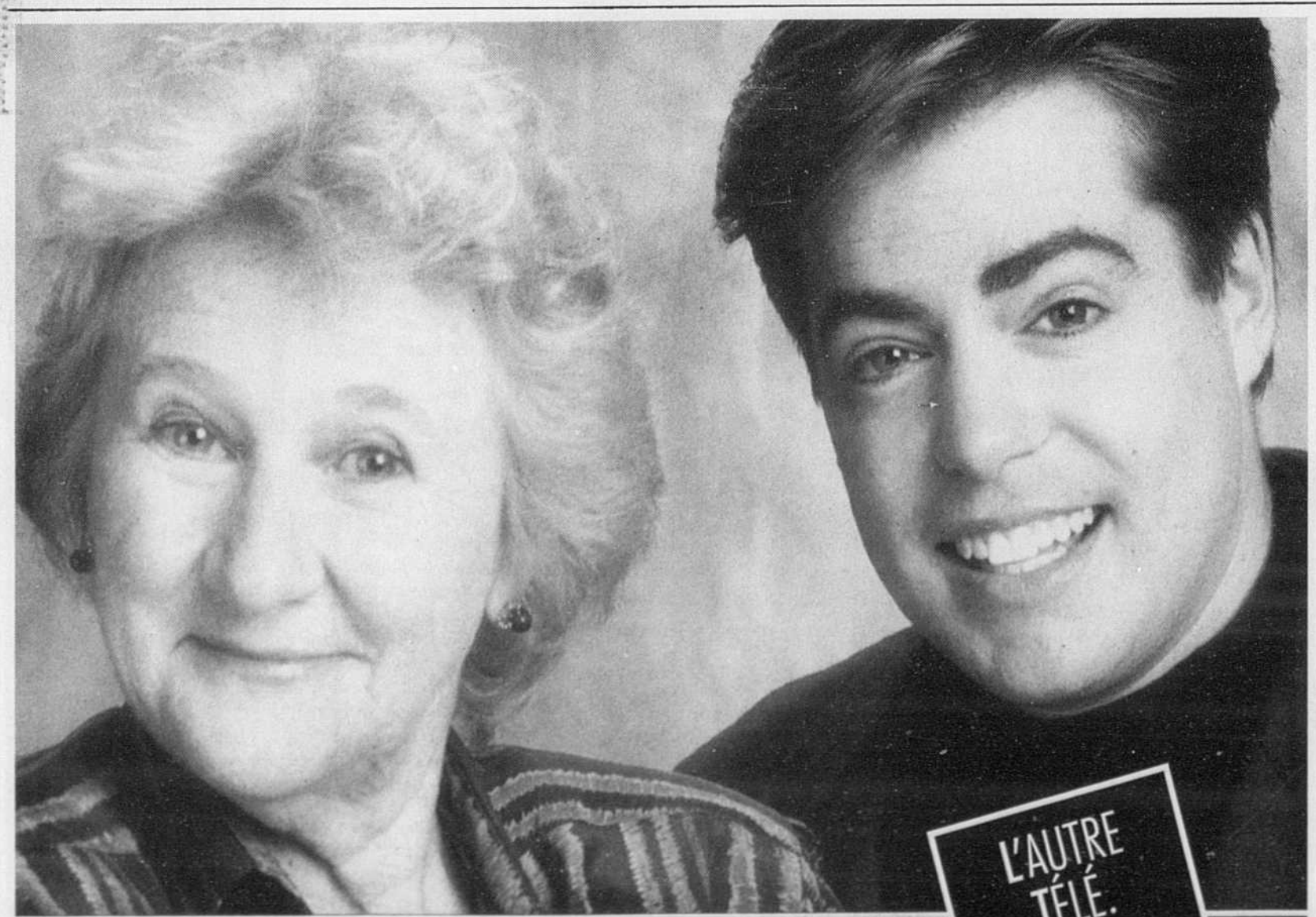
Un événement laboratoire danse, musique, arts visuels et autres orga-

nisé par la performeuse Andrée Dumouchel en hommage aux personnes dépourvues de sens. Rencontres, discussions, ateliers, spectacles, deux Journées Portes Ouvertes créatives autour de l'ouïe, du voir, du toucher et du sentir... tout à fait dans les cordes de Tangente. Aujourd'hui et demain, entre 12 heures et 21 heures.

L'AUBE DE SVITANOK

Un concert de danses, de chants et de musiques d'Europe de l'Est, proposé par l'ensemble folklorique ukrainien Svitankok, résidant à Ottawa, qui donne à fond dans le métissage des cultures puisqu'il invite un artiste banduriste australien, Victor Mishalov, à participer à la représentation. À l'Auditorium le Plateau, demain, 15 heures.

Valérie Lehmann



La Dictée des Amériques, préparez vos crayons!

Antonine Maillet et Manuel Hurtubise

Samedi 17 h 30

D'une Amérique à l'autre, cette dictée réunit les fervents de la plume qui doivent déjouer les pièges concoctés par Antonine Maillet. Suivant la lecture et la correction de la dictée, un jeu-questionnaire mettra à l'épreuve vos connaissances du français.

Réalisateur: Réjean Chayer

CKAK73AM

Dictionnaires Le Robert

L'AUTRE
TÉLÉ.
L'AUTRE
VISION.Radio
Québec

LES ARTS

CINÉMA

Un suave parfum de folie

THE HUDSUCKER PROXY
Réal: Joel Coen. Scénario: Ethan Coen, Joel Coen et Sam Raimi. Avec Tim Robbins, Jennifer Jason Leigh, Paul Newman. Image: Roger Deakins. Musique: Carter Burwell. En v.o. anglaise au Loews et en vf. au Centre Eaton

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

L'un réalise, l'autre produit, les deux scénarisent. C'est toujours un événement que la sortie d'un nouveau film des frères Coen. Les fans dont je suis se ruent sur le bonbon en salivant à l'avance. On ne sait pas ce que ça va donner, mais on sait qu'il y aura un montage fou, des images vertigineuses, un tourbillon de musique, un humour absurde, des figures grotesques, des cauchemars plus ou moins climatisés. Et qu'on passera un excellent moment de cinéma.

Voici donc le dernier né des plus éclatés des enfants d'Hollywood, conçu à quatre yeux, vingt doigts et deux délires. Les auteurs de *Miller's Crossing* et de *Barton Fink* livrent cette fois un vrai conte de fée moderne, un peu comme *Alice de Woody Allen*, mais à la manière Coen, qui rime avec cyclone. Il s'agit aussi de la plus grosse production du tandem d'indépendants, lesquels d'une fois à l'autre s'ancrent plus profondément les pieds dans les ligues majeures, où ils réussissent néanmoins à ne pas perdre leur âme.

The Hudsucker Proxy raconte l'arrivée à New York de Norville (Tim Robbins) réchappé de son Indiana qui, en quête d'emploi, aboutit dans une énorme compagnie à tout faire.

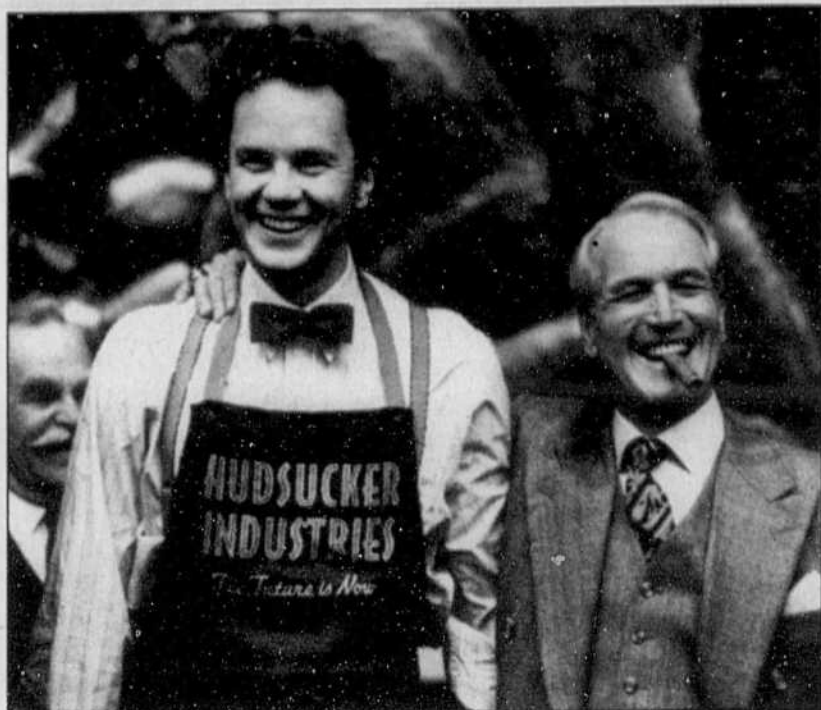


PHOTO JIM BRIDGES

Norville Barnes (Tim Robbins) vient d'être nommé président de Hudsucker Industries par Sidney Mussberger (Paul Newman).

Les Industries Hudsucker. Norville travaille au 36e sous-sol du service des postes, quand au 44e étage de la boîte, le président fondateur se tire par la fenêtre. Et son bras droit Sidney (Paul Newman), de peur que les parts du président ne soient transformées en actions publiques, fait le plan diabolique de nommer un parfait crétin à la tête de l'entreprise afin de dévaluer celle-ci pour permettre aux actionnaires du bureau de racheter les parts à bas prix.

Norville est le benêt tout trouvé, celui qui ne posera pas de questions et se laissera manipuler. Voici donc notre grand efflanqué pourvu

de cigares, costards et gros bureaux, qui entraîne tranquillement l'entreprise vers le gouffre. Amy Archer (Jennifer Jason Leigh) journaliste choc en quête de Pulitzer, va faire enquête dans la boîte en se faisant engager comme secrétaire du président, histoire d'espionner en coulisses.

Les choses, il va sans dire, ne seront pas conformes au scénario ourdi par le cynique bras droit. L'amour se mettra de la partie comme un grain de sable venu enrayer le système. Sur tout le sot se révélera moins sot qu'il n'en avait l'air. Car il a une idée pour sauver l'entre-

prise: un objet qui pourrait plaire aux enfants... Et là l'intrigue bifurque.

Décrié comme ça, on dirait une histoire presque conventionnelle. Mais rajoutez à ce scénario des images en folie, une caméra en quête de l'angle le plus fou, toujours renouvelé, des décors d'une mégalo-manie délicate, tel cet invraisemblable bureau du président à l'ombre d'une horloge aux aiguilles lumineuses. Ajoutez une distorsion des formes, un humour omniprésent dans les dialogues, la vitesse d'élocution et la distanciation de jeu qui nous gardent toujours du côté de la farce, même quand les héros se suicident, se trahissent ou simplement décident de s'aimer. Ajoutez un montage d'une nervosité sans faille, une monstruosité fellinienne des figures secondaires, et le vol plané de l'ange du bizarre sur des éléments fantastiques qui gratent le tout.

Tim Robbins, qui après sa prestation dans *The Player* d'Altman, est en train de se tailler une place de premier plan dans les productions américaines de haute qualité, a fait plus que s'amuser avec ce rôle de naïf catapulté chez les loups. Il confère une dimension humaine au personnage, le rend touchant, attachant. Jennifer Jason Leigh se révèle une vraie actrice comique à ses côtés. A Paul Newman, aux traits de plus en plus immobilisés par les différents face-lifts qui ont fait perdre ces dernières années beaucoup de mobilité à son visage, les rôles de vilains sans coeurs conviennent à la statue qu'il est devenu.

Vive donc ce *Hudsucker Proxy* délirant, tordant, filmé avec une virtuosité si débridée. Du grand art!

CINÉ-RÉPERTOIRE

NORTH BY NORTHWEST
Au Cinéma de Paris, le dimanche 27 mars à 16h15 et le mercredi 30 mars à 21h30.

Si ce n'est pas le meilleur film d'Hitchock, il n'en est pas bien loin. Le maître du suspense, inspiré par l'habile scénario de Ernest Lehman, y déploie tout son savoir faire, notamment dans les scènes d'action comme celle de l'attaque de l'avion dans le champ de maïs ou la poursuite sur les statues géantes du Mont Rushmore. Le charme du film tient beaucoup à l'interprétation tout en finesse de Cary Grant qui y incarne à la perfection et tout en humour le rôle classique de la victime innocente obligée de se défendre contre ses bourreaux emmenés par un James Mason toujours aussi distingué. Le vrai film d'aventures quoi! Comme Hollywood savait si bien les faire...

MARIA DE MON COEUR
À la Cinémathèque québécoise, le mardi 29 mars à 20h35.

Jaime Humberto Hermosillo est un cinéaste mexicain un peu à part de ses contemporains. Bien que nettement moins extravagent, il montre, par son audace, des affinités avec Almodovar. Même goût de la provocation dans le choix des thèmes et un traitement formel inusité. «Maria de mon coeur» qu'il a réalisé en 1979

est le film qui l'a révélé. L'histoire, basée sur une nouvelle de Gabriel Garcia Marquez, est passionnante et raconte le destin tragique d'une femme magicienne qui tombe follement amoureuse d'un cambrioleur. Le dénouement est absolument étonnant. Il y a un côté mélo mais avec une pointe de dérision et d'ironie qui le distingue du genre habituel.

GAGNANTS DU FESTIVAL DU FILM ETUDIANT CANADIEN 1993
Au Conservatoire d'art cinématographique, le jeudi 31 mars à 21h.

C'est dans le cadre du Festival des films du monde que se tient cette compétition inter-universitaire qui met aux prises les étudiants en cinéma du pays. Dans ce programme, sont réunis les cinq courts métrages qui s'y sont distingués l'an dernier dans les domaines de l'animation, du documentaire, de la fiction et de l'expérimentation: «Chigger», produit au Emily Carr College Art and Design de Vancouver, «Attack and Defend» de York à Toronto, «Panic: a Tax», «Urbanism» et «Oink» de l'université Concordia à Montréal. Ce dernier film, une animation d'une extrême simplicité, est particulièrement savoureux.

Bernard Boulad

La géniale habileté d'Alain Resnais

Au moment de la sortie de *Smoking et No smoking*, les cinéphiles peuvent visionner sur vidéo la presque totalité des oeuvres de Resnais

FRANCINE LAURENDEAU

J'ai souvent écrit dans ces pages qu'un film n'a pas besoin de révolutionner l'histoire du cinéma pour m'émerveiller, me captiver ou, à tout le moins, m'intéresser. Et ce n'est pas une boutade. Je le crois sincèrement, réagissant ainsi au jugement d'une cinéphilie hautaine, trop souvent injuste envers certains films qu'elle boude, les traitant de conventionnels parce que ni déliants, ni imprécatibles, parce que leur réalisateur, dénué de prétentions esthétiques et refusant l'esbrouffe, se contente de faire des films simples, sobres, classiques. Et ce qui me séduit chez Alain Resnais c'est sa géniale habileté à associer les deux tendances. A combiner simplicité et innovation, recherche et sobriété. Les entrevues qu'il accorde sont là-dessus d'une modestie confondante: à l'en croire, il n'aurait jamais rien inventé, tout serait arrivé presque par hasard. Il faut pourtant voir comment, mine de rien, il s'aventure presque toujours en terrain inconnu, nous entraînant sans prévenir vers

des formes nouvelles, des voies inexplorées. Et l'extraordinaire, c'est que cette magie n'est pas le fruit de coïncidences éphémères. Elle sait, d'un film à l'autre, se renouveler. Voilà bien tôt quarante ans qu'elle ne cesse pas de nous ravir et de nous surprendre.

Quand, il n'y a pas longtemps, des fascistes ont profané de manière immonde le cimetière juif de Carpentras, toutes les chaînes de la télévision française ont programmé le même soir *Nuit et brouillard*, sans doute le documentaire à la fois le plus sobre et le plus percutant jamais tourné sur l'horreur de l'univers concentrationnaire nazi. Je l'ai ainsi revu (ça se passait en plein Festival de Cannes) pour constater que, réalisé en 1955, le film n'avait rien perdu de sa puissance évocatrice. Evidemment, en 1959, éclate la révélation d'*Hiroshima mon amour*, profondément bouleversant par la charge émotive portée par les deux personnages de la Française et du Japonais et proprement révolutionnaire, chamboulant par son analyse des mécanismes de la mémoire les

normes jusqu'alors admises de la linéarité. Au lendemain d'un premier long métrage au succès aussi fracassant, un autre pourrait se casser la figure. Resnais récidive avec *L'Année dernière à Marienbad*, poussant plus loin son exploration du «temps psychologique» en un film où s'entremêlent hardiment le passé et le présent, le réel et l'imaginaire.

Le plus classique de ses films

Après Marguerite Duras et Alain Robbe-Grillet, le cinéaste revient cette fois à Jean Cayrol, auteur du texte de *Nuit et brouillard* et lui aussi romancier, pour le scénario de l'étrange et ensorcelant *Muriel ou le temps d'un retour* bercé par la voix aux intonations de violoncelle de Delphine Seyrig et la musique envoûtante de Hans Werner Henze. Resnais aura de nouveau recours à Henze dont la partition sera un des atouts majeurs de *L'Amour à mort*, en 1984. Mais son film suivant, nous sommes, en 1966, sera peut-être le plus «classique» de tous ses films. Dans *La Guerre est finie*, il épouse l'amère désillusion de son scénariste Jorge

Semprun, écrivain espagnol réfugié en France au lendemain de la guerre civile, sur l'avenir de l'idéal socialiste dans l'Espagne de Franco. C'est Yves Montand qui incarne le militant communiste réfugié en France, militant dont Genevieve Bujold interprète adorablement le rôle d'une maîtresse épisodique également mêlée à cette lutte sans espoir.

Je ne défilerais pas toute la filmographie d'Alain Resnais, mais c'est toujours avec intérêt et souvent avec émotion, que je me suis récemment offert le plaisir de revoir ceux de ses films qui sont le plus loin de nous dans le temps. On peut aussi regarder chez soi *Provvidence* (1977), *Mon oncle d'Amérique*, (1978), *I Want To Go Home* (1989). Sauf pour *Nuit et brouillard* et *L'Amour à mort*, j'ai eu accès à ces films en naviguant entre deux vidéo-clubs: Arthi, 1058 Laurier ouest (270-2318), et La Boîte Noire, 4450 Sainte-Denis (287-1249). Mieux que mille mots, une rétrospective maison est certainement la meilleure préparation à ses deux derniers longs métrages, *Smoking et No Smoking*.

UNE COMÉDIE DRÔLEMENT BRANCHÉE!

MARTIN DRAINVILLE
LOUIS 19
Le roi des Ondes

AGATHE DE LA FONTAINE
DOMINIQUE MICHEL
YVES JACQUES
PATRICIA TULASNE ET
BENOIT BRIERE

UN FILM DE MICHEL POULETTE

RICHARD SADLER ET JACQUES DORFMAN PRÉSENTENT
"LOUIS 19, LE ROI DES ONDES" UN FILM DE MICHEL POULETTE
MUSIQUE DE DANIEL JOBIN CONNOR MERCIER RÉGIEUR JEAN BÉCOTTE MONTAGE DENIS PAPILLON CONCEPTION SONORE RICHARD SHORR
MUSIQUE JEAN-MARIE BENOIT SCÉNARIO DE EMILE GAUDREAU SYLVIE BOUCHARD ET MICHEL MICHAUD
D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE S. BOUCHARD ET E. GAUDREAU PRODUCTEUR RICHARD SADLER (PRODUCTEUR JACQUES DORFMAN)
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ PIERRE LABERGE

TVA CKOI 96.9 FM Labatt # Bleue MALO FILM DISTRIBUTION

DÈS LE 1er AVRIL.

Un événement exceptionnel!

LEQUEL DES DEUX VERREZ-VOUS EN PREMIER?

Smoking ou bien No smoking

L'ESSENTIEL ET LE PLUS AMUSANT C'EST DE VOIR LES DEUX...



5 CÉSARS 1994
Meilleur film français
Meilleur réalisateur
Meilleur acteur
Meilleur scénario
Meilleur décor

2 FILMS, 2 ACTEURS, 9 PERSONNAGES

réalisés par **Alain Resnais**
avec **Sabine Azema et Pierre Arditi**

OURS D'ARGENT
Festival de Berlin 1994

«Variations pour un chef-d'oeuvre...Le coup de génie cinématographique d'Alain Resnais»
• LE FIGARO

«Sabine Azéma et Pierre Arditi sont carrément époustoufflants... Un des meilleurs moments de l'année... Abusez-en.»
• STUDIO

SMOKING PARISIEN 866-3856 12:00-3:00-6:20-9:10 CENTRE LAVAL 688-7775 1600 Le Corbusier Tous les jours 12:15-3:10-6:05-9:00 COUCHE-TARD sam 11:45

NO SMOKING PARISIEN 866-3856 12:10-3:10-6:30-9:20 CENTRE LAVAL 688-7775 1600 Le Corbusier Tous les jours 12:20-3:10-6:05-9:00 COUCHE-TARD sam 11:45

DISTRIBUTION FRANCE FILM

LES ARTS

CINÉMA

Deux pour un

SMOKING / NO SMOKING

D'Alain Resnais, avec Sabine Azéma (Celia Teasdale, Rowena Coombes, Sylvie Bell, Irene Pridworthy, Josephine Hamilton) et Pierre Arditi (Toby Teasdale, Miles Coombes, Lionel Hepplewick, Joe Hepplewick). Scénario: Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui d'après la pièce «Intimate Exchanges» d'Alan Ayckbourn. Image: Renato Berta. Décor: Jacques Saulnier. Montage: Albert Jurgenson. Dessins: Flo'h. Musique: John Pattison. France, 1993. «Smoking»: 2h20. «No Smoking»: 2h25. Au Parisien.



Pierre Arditi et Sabine Azéma.

FRANCINE LAURENDEAU

A idée de Sylvie, sa jeune femme de ménage, la jolie Madame Teasdale s'affaire au grand ménage du printemps. Elle sort en courant de la maison chercher un escabeau dans la remise. Son regard tombe sur un paquet de cigarettes. Va-t-elle s'arrêter pour en fumer une? Dans un des films, elle cède à la tentation. Dans l'autre, elle passe outre. Et selon qu'elle s'accorde ou non ce petit moment de détente, la suite des événements ne sera pas la même.

C'est ainsi que nous feuilleterons les volets d'une série d'alternatives, l'une engendrant l'autre avec une liberté et un naturel admirables. Ça fait très abstrait, posé ainsi. Mais en réalité, le petit monde où se débattent les personnages de ce film est très concret, très proche du spectateur.

Et chacun de nous ne s'est-il pas demandé ce qui serait arrivé s'il avait posé tel geste plutôt que tel autre? Car les possibilités de développement d'une situation sont sinon infinies, du moins extrêmement variées. Intimate Exchanges, dont le double film d'Alain Resnais est l'adaptation,

est une succession de huit pièces dont chacune comporte deux fins différentes. C'est-à-dire que pour tout voir, il faudrait pouvoir consacrer seize soirées consécutives au théâtre. Je ne dis pas que c'est irréalisable, mais c'est un contrat exigeant. Et de toutes façons, cette série d'Alan Ayckbourn n'a jamais été montée à l'étranger.

Tandis que deux films, c'est tout à fait possible et, croyez-moi, l'expérience réussit à être très agréablement séduisante, vue au premier degré, et tout à fait titillante pour l'esprit, si on se place à un second degré. Me voici encore aux prises avec des concepts abstraits: en réalité, les deux degrés coexistent, le spectateur les reçoit tous deux en même temps. Et cette coexistence constitue sans doute

la séduction première de cette oeuvre bicéphale dans laquelle s'agitent, vous le savez, neuf personnages interprétés par deux seuls comédiens, Sabine Azéma et Pierre Arditi.

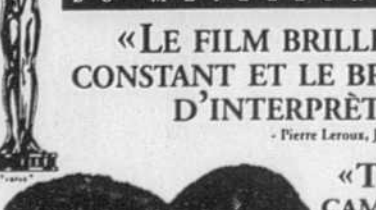
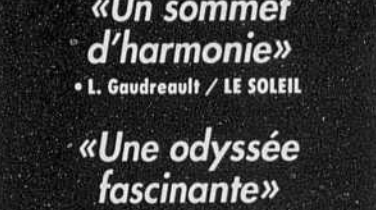
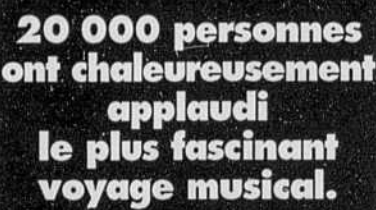
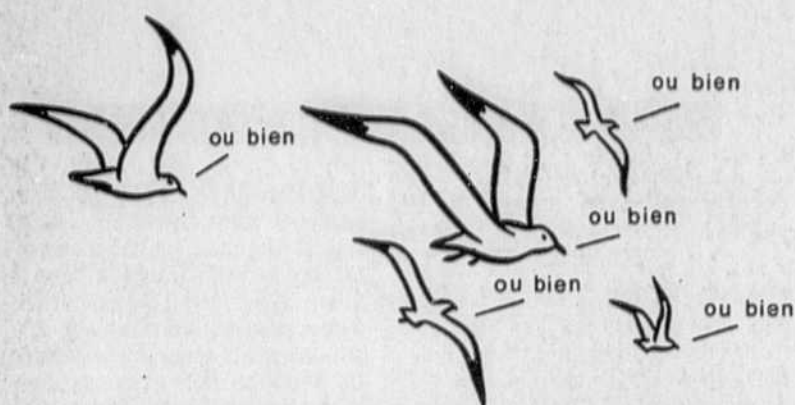
Au début on éprouve une certaine inquiétude, un certain vertige même. On se dit qu'il va y avoir des vides, on se demande comment l'action va réussir à justifier la présence en scène de seulement deux de ces personnages à la fois. Ou alors il va y avoir des trucages. Eh bien il n'y a pas de trucage. Il y a même un minimum d'artifices. C'est par la force et la subtilité de leur talent d'acteur que les acteurs dissipent peu à peu nos doutes initiaux.

Fragile et hypersensible, Celia est sans doute le plus proche des personnages confiés jusqu'à ce jour à Sabine Azéma. Mais voici bientôt venir Sylvie, fille du peuple, directe, drôle, touchante. Et Rowena, qui brave les interdits, infidèle par amour. Pierre Arditi aussi sait nous rejoindre. Son Toby est douloureux et déformant. Son Lionel naïvement sûr de lui, comme tous les machos. Et son Miles, discret et sensible, mais aussi dangereusement prompt à se refermer sur lui-même. Sans parler des personnages secondaires.

Et la séduction particulière qu'exerce ces films vient de ce que peu à peu, et surtout au visionnement du second film, on se met à déguster la prestance, la virtuosité avec lesquelles les comédiens changent de registre émotif, mais aussi leur façon de se mouvoir, de se vêtir selon le personnage emprunté.

On se prend à admirer la façon subtile dont Celia s'habille mal, sa mère à la sans nul doute élevée dans le culte de la Reine Elizabeth. On s'amuse à essayer de trouver la limite entre le décor de Jacques Saulnier — ça se passe tout en extérieurs mais c'est tourné en studio — et ses grands panneaux en trompe-l'oeil qui évoquent dans le lointain un firmament légèrement couvert ou une mer brumeuse. On goûte le raffinement british de chaque détail de ce film français, à commencer par les dessins de Flo'h auteur, justement, d'Une trilogie anglaise parue chez Dargaud. Bref, on éprouve un plaisir inédit qui tient du cinéma et du théâtre avec un petit je ne sais quoi en plus d'indéfinissable.

Quel film faut-il voir en premier? Il n'y a pas de recette. Je vous suggère de tirer à pile ou face. Mais assurez-vous bien de voir les deux.



UN FILM DE TONY GATLIF

LATCHO DROM

BONNE ROUTE

20 000 personnes ont chaleureusement applaudi le plus fascinant voyage musical.

Parce que c'est: «Tout simplement électrisant»

«Un sommet d'harmonie»

«Une odyssée fascinante»

«Une splendeur»

EN EXCLUSIVITÉ!

LA CRITIQUE RIGOLE

«...TORDANT, INTELLIGENT, MAIS SURTOUT TROUBLANT DE VÉRITÉ.»

«D'UNE DRÔLERIE DÉSTABILISANTE.»

«...UNE FARCE HILARANTE...»

«UN FILM JOYEUX, SENSIBLE ET ORIGINAL.»

«UNE COMÉDIE DÉLIRANTE.»

90% DES SPECTATEURS ONT ADORÉ NEUF MOIS ET LE RECOMMANDENT!

NEUF MOIS

UN FILM DE PATRICK BRAOUDÉ

GAGNANT DE L'OSCAR

DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

«LE FILM BRILLE PAR SON HUMOUR CONSTANT ET LE BRIO D'UNE BROCHETTE D'INTERPRÈTES DÉLIRANTS.»

«TOUT S'AMUSE, MÊME LA CAMÉRA, MÊME LA MUSIQUE, MÊME LE SPECTATEUR.»

BELLE ÉPOQUE

UN FILM DE FERNANDO TRUERA

VERSION FRANÇAISE

VERSION O. ANGLAISE

APRÈS MATUSALEM, ALLÉGO FILMS DISTRIBUTION VOUS PROPOSE UNE AUTRE COMÉDIE POUR TOUTE LA FAMILLE.

PROFESSEUR GAUDEMIUS PRIX NOBEL DE CHIMIE

70 ANS
4 ANS
30 ANS
70 ANS

COUP DE JEUNE

Une comédie de XAVIER GELIN

MARTIN LAMOTTE • LUDMILA MIKAEL
JEAN CARMET • ANÉMONE • DANIEL GELIN
JEAN-PIERRE CASTALDI • PATRICK CHENAIS
MANUEL GELIN • ANTONIN LEBAS-JOLY

UN TRIOMPHE, DEUX FOIS BRAVO!

SISKEL & EBERT

DIDIER FARRÉ et ACTION FILM présentent

UN FILM DE ROMAN POLANSKI

avec PETER COYOTE
EMMANUELLE SEIGNER
HUGH GRANT
KRISTIN SCOTT-THOMAS

LUNES de FIEL

version française de BITTER MOON

Plus de 1 200 000 spectateurs en France!

«Un enchantement "pour tous"... amenez vos jeunes voir l'Enfant Lion... ils adoreront, et vous l'adorerez!»

Huguette Roberge, LA PRESSE

LUC BESSON PRÉSENTE

L'ENFANT LION

UN FILM DE PATRICK GRANDPERRET

FAMOUS PLAYERS

GAGNANT DE 3 OSCARS

MEILLEURE ACTRICE HOLLY HUNTER

MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN ANNA PAQUIN

MEILLEUR SCÉNARIO ORIGINAL

Holly Hunter Harvey Keitel Sam Neill

La Leçon De PIANO

V.O. "The Piano"

un film de Jane Campion

À L'ÉCRAN

*****: chef d'œuvre
*****: très bon
****: bon
***: quelconque
** : très faible
* : pur cauchemar

LA VIE SEXUELLE DES BELGES

Du Belge Jan Bucquoy, grand bédéiste et iconoclaste en son pays. Un premier long métrage dont le titre ridicule cache un film drôle avec un anti-héros belge typique qui subit son destin. Mais les anti héros se réveillent parfois. Pas de scènes croutillantes, mais un traitement volontairement statique de l'hébétéisme belge, à travers la vie d'un jeune provincial qui se déniaise. Réjouissant et un brin cynique. Au Parisien.
Odile Tremblay

THE HUDSUCKER PROXY

La dernière oeuvre des frères Coen ramène le vertige de leur caméra, l'humour de leur double univers si follement délirant. Le film nous introduit dans une méga compagnie new-yorkaise où un naïf est poussé à la présidence dans un machiavélique complot. Sur un tourbillon d'images, des décors gigantesques, et une performance de Tim Robins. La production la plus ambitieuse des célèbres frères américains dégage en prime un suave parfum de fantastique. Un délice! Au Centre Eaton et au Loews
Odile Tremblay

SMOKING/NO SMOKING

D'Alain Resnais Dans son adaptation en deux longs métrages d'une pièce d'Alan Ayckbourn montée en seize soirées, Alain Resnais, dont les interprètes Sabine Azéma et Pierre Arditi jouent à eux seuls neuf personnages, réussit une fois de plus à nous surprendre, trente-cinq ans après «Hiroshima mon amour». Infiniment séduisant. Au Parisien.
Francine Laurendeau

LA FÊTE DES ROIS

★★1/2

De Marquise Lepage. Une réunion de famille qui se veut aussi un portrait de société, et de la déviance, la «reak», les couples éclatés, les noyaux reconstitués, les enfants qui regardent valser tout le monde. Sur une distribution imposante mais souvent sous-exploitée (Monique Mercure, Denis Bouchard, Marcel Sabourin, etc.) et plusieurs bonnes idées, mais un traitement plus téléfilm que film. Au cinéma de l'ONF.
Odile Tremblay

DE L'AMOUR ET DES RESTES HUMAINS

★★

De Denys Arcand. Un chassé-croisé amoureux à la sauce canadienne qui met aux prises sept âmes écorchées en quête de l'amour suprême et du bonheur sexuel. Adapté de la pièce de Brad Fraser, le premier véritable film d'Arcand en anglais ne convainc pas. On n'y retrouve pas le regard acéré du réalisateur du Déclin, ni son habileté à jouer des travers de notre société en décadence. Décevant. Au Complexe Desjardins, Le Dauphin, Le Nouvel Élysée et Le Faubourg.
Bernard Boulard

WHAT'S EATING GILBERT GRAPE

★★★

De Lasse Halström. Tirailé entre sa mère qui pèse 500 livres, son frère simple d'esprit et ses deux sœurs, le jeune Gilbert (Johnny Depp) ne sait plus où donner de la tête. Puis, un beau jour débarque Becky (Juliette Lewis). Avec elle, son cœur va s'ouvrir et sa volonté s'épanouir. Par le réalisateur de Ma vie de chien, un film attendrissant et sympathique. Pour âme sentimentale. Au Centre Eaton.
Bernard Boulard

ANGIE

★★★

De l'Américaine Martha Coolidge. Geena Davis (qui se tire bien d'affaire) y tient la vedette dans la peau d'une jeune femme de New York qui se libère de ses entraves à travers l'épreuve de la grossesse et de l'enfantement. Le scénario est assez facile et mal développé mais sur un thème novateur et intéressant: l'envers du rêve pastel de la maternité. Au Loews.
Odile Tremblay

LUNES DE FIEL

★★★1/2

De Roman Polanski Dans le paquebot qui vogue vers Istanbul, un homme déchu raconte ses amours flamboyantes et perverses avec la belle Mimi dont son auditeur tombera lui-même bientôt amoureux. Un suspense sexuel savamment mitonné. Au Berri et à l'Égyptien.
Francine Laurendeau

NEUF MOIS

★★1/2

Du Français Patrick Braoudé, une comédie sur la grossesse et ses méfaits... chez les futurs pères qui nous dit-on, souffrent aussi durant ces semaines fatidiques. On suit deux couples, dont le duo d'intellectuels pour qui ça se passera mal. Il souffrira à mal au ventre, il la quitte, il la retrouve, il accouche avec elle. L'acte est bonne mais les gags sont lointains. Ils s'enchaînent, prévisibles, dans une comédie sans finesse qui culmine dans une fin boiteuse. Au Parisien.
Odile Tremblay

LES ARTS

CINÉMA

A L'ÉCRAN

ZERO PATIENCE

★★★
Du Canadien anglais John Greyson. Cette comédie musicale se veut un manifeste contre les préjugés anti gais, anti noirs, anti prostitution fleurissant dans le sillage du sida. Le sujet est traité avec audace, fantaisie et humour. Sur pas de danses, chansons, jeux de symboles et culbutes visuelles. Drôle et osé. Avec un français au Quartier Latin.

Odile Tremblay

GUARDING TESS

★★
De Hugh Wilson. Madame l'ex-président des USA fait des siennes. Tannée d'être surveillée par sept hommes armés qui la suivent dans ses moindres déplacements, elle réclame de l'intimité. Mais le chef de ces anges gardiens lui tient tête et refuse de céder à ses caprices. Jusqu'au jour où une véritable menace pèsera sur elle. Comédie sans prétention et inoffensive. Pour les fans de la pétillante Shirley MacLaine et de l'imperturbable Nicolas Cage. À l'Égyptien

Bernard Boulad

LA VENGEANCE D'UNE BLONDE

★★★ 1/2
De Jeannot Szwarc. Une comédie française vraiment désopilante, qui donne la vedette à Christian Clavier, Clémentine Clerici et Marie-Anne Chazel. La télé y passe au grill. On rencontre un journaliste-vedette du téléjournal (Clavier) qui attrape la grosse tête et se prend pour un enquêteur. C'est l'anti-Scop, le manque d'éthique de la télévision pointé du doigt et ridiculisé. Sur un rythme trépidant.

Odile Tremblay

CHINA MOON

★★★
De l'Américain John Bailey. Un bon thriller qui parle de passion, de trahison et de crime, sur des images fortes et un montage serré. Il y sera question dans la Floride des nanants d'une belle dame trompée et battue par son vilain mari riche, et d'un inspecteur de police à qui l'essouffée fait perdre la tête. Et qui paiera cher son égarement. Passion, violence, action: La formule a fait ses preuves mais fonctionne encore.

Odile Tremblay

LA BELLE ÉPOQUE

★★★
De Fernando Trueba. Un film joyeux et lesté situé dans l'Espagne de 1931, qui croyait assister à l'avènement des beaux jours de la République. Un jeune déserteur s'y éprend des quatre filles du peintre excentrique qui l'héberge. En arrière-scène: la caricature de l'Espagne du sabre et du goupillon. Sur un climat d'absurde et de libertinage léger. Charmant et rigolo.

Odile Tremblay

ROMEO IS BLEEDING

★★★
De Peter Medak. Un film très noir qui, par moments, frôle l'horreur. Des personnages dérangés et dérangeants (la palme à Gary Oldman et Lena Olin), un climat envoûtant et une mise en scène forte font passer les outrances d'une histoire qui n'est pas de tout repos. Au Centre Eaton.

Francine Laurendeau

L'ENFER

★★★ 1/2
Le dernier Claude Chabrol, donnant la vedette à Emmanuelle Béart et François Cluzet, explore les affres de la jalousie. Ce thriller psychologique à la limite de la caricature est un jeu habile de glissement de niveaux; fantasmes et réalité s'entremêlant pour mieux vous dérouter. Le tout sur un rythme d'enfer, puisqu'enfer il y a.angoisse garantie. Au Desjardins.

Odile Tremblay

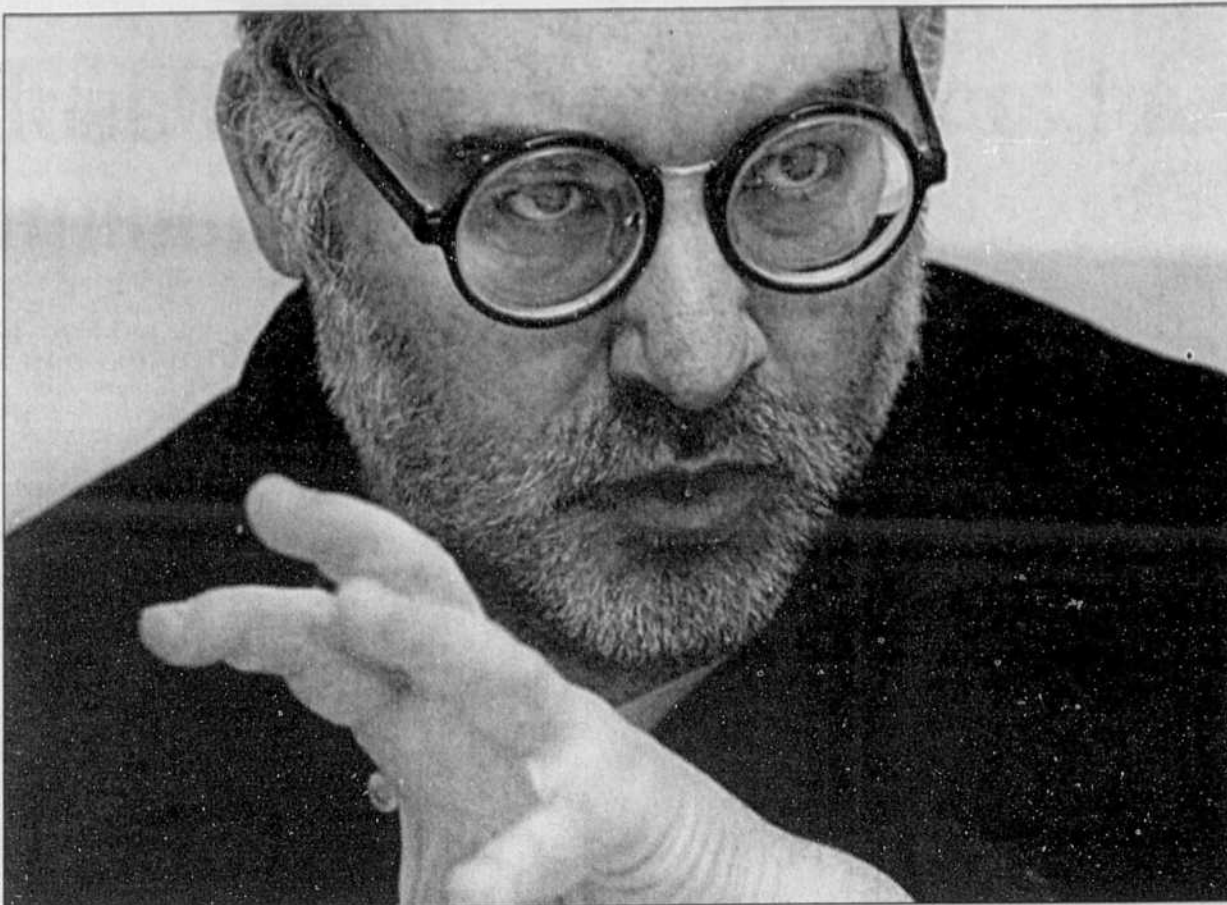


PHOTO JACQUES NADEAU

Le petit ruisseau belge de Jan Bucquoy

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

En son plat pays, Jan Bucquoy est celui par qui le scandale arrive. Ni Wallons ni Flamands n'ont encore digéré sa bande dessinée sur la vie sexuelle de Tintin, montrant le reporter du petit vingtième en compromettantes postures avec Milou qui poussait des «kai! kai!» pendant l'acte. Album qui lui valut en Belgique les poursuites de la veuve Hergé pendant que le Canada interdisait son importation en se voilant la face.

Il fut chez lui le digne conservateur du Musée du slip (où les stars exposaient leurs bobettes) et de celui de la Femme (où les femmes s'exposaient elles-mêmes). Ce candidat à la mairie de Schaerbeek (une des dix-neuf communes de Bruxelles) affiche à son programme politique l'abolition de la propriété privée. Quand il ne pose pas flamboyant nu sur les affiches électorales, histoire de prouver qu'il n'a rien à cacher: À force d'inviter le roi Beaudouin à venir se faire décapiter sur le place publique en jurant d'embaucher Fabiola comme femme de ménage, il a accumulé les royales poursuites et les gnos de la police.

À 48 ans, le rondouillard Belge aux non moins rondouillardes lunettes et à la huppe tintinesque surmontant la calvitie est une terreur nationale et la bête noire des bien pensants. En entrevue, on s'en doute, il est timide et quelque peu rougissant avec les dames. Ça fait contraste et c'est charmant.

Ce doux iconoclaste accompagne un premier long métrage coiffé de l'inraisemblable titre *La Vie sexuelle des Belges*. Drôle, évidemment. Mais là où ses compatriotes auraient pu attendre d'un pornographe et exhibitionniste national (il a déjà montré son zizi à la télé de TF1) le film le plus XXX du Royaume de Belgique, voici une oeuvre à lire au second degré, pas voyeuse, mais grinçante.

Faire un film, Jan Bucquoy y avait rêvé toute sa vie. «Mais comme ça coûte cher, je suis passé par la bd, le cinéma du pauvre.» Jan est un Flamand qui parle aussi français, et fait du cloche-pied entre les deux cultures nationales, ce qui déjà suffirait à le ranger dans une classe à part, si son iconoclastie ne se chargeait de l'isoler de toute façon.

Il est habitué à vivre d'expédients, loin des subsides de l'État, de la sécurité sociale et des pensions de retraite, fonctionnant en marge du système. «Au ban de la société», comme il dit. *La vie sexuelle des Belges* s'est autofinancée avec la dérisoire somme de six millions de francs belges (230 000\$).

Sa comédie raconte l'histoire classique d'un jeune plouc qui débarque dans la grande ville et s'y initie aux choses de l'amour et aux joies du militantisme soixante-huitard. Le héros

évolue au long de l'histoire échappe à une mère castratrice pour épouser une femme non moins castratrice, qui distribue autant de baffes que la maman. Et tourne la roue de la torpé belge.

Ce film, son auteur le qualifie de mise à plat d'une misère, la vie sexuelle des Belges ici décrite n'ayant rien de très olé olé, vous vous en doutez. «On se reproduit comme les bovins par hasard et par nécessité», commente le cinéaste manifestement peu ébloui par les performances de ses compatriotes.

«Tout le monde s'attendait à ce que je fasse un film porno. Ça ne l'est pas. Voici ma provocation». *Basic Instinct* et compagnie ont très bien démontré comment les humains s'accouplent. Mon film veut suggérer la sexualité sans la décrire.»

Avec *La vie sexuelle des Belges*, il cherchait à réaliser un film à la fois belge dans sa couleur locale et universel dans son thème du blanc-bec qui débarque en ville. Mais la vue des mères qui distribuent des gifles à pleine volée à leur progéniture, risque d'étonner un public québécois, habitué à plus de tendresse maternelle. Bucquoy d'expliquer qu'en Belgique les enfants (surtout de la génération des baby-boomers) ont été élevés à la dure, dans une société où l'amour passait pour amollir le caractère des enfants.

«C'est un film triste», précise-t-il. Pour mieux transmettre ces anti-héros abrutis, le cinéaste a choisi des plans fixes, filmés frontalement, rien qui bouge, aucun champ contre-

champ; inertie qui renforce l'aspect comique de l'affaire.

Les Belges ont réservé, bien entendu, un accueil frais au film de Bucquoy. «Si l'un de vos cinéastes tournait *La vie sexuelle des Québécois*, peut-être que ça grincerait chez vous...» Mais la farce noire fait son petit bonhomme de chemin à travers la francophonie et sera sans doute à Cannes à la Semaine de la critique.

La vie sexuelle des Belges est une oeuvre en trois volets, dont les prochains, *La vie de couple* et *La femme nue*, devraient suivre sous peu. La deuxième partie se déroulera au cours des années 80, et le troisième, comme Jan l'explique en son joli langage, durant les années nonante.»

Le cinéma belge n'a jamais été en très bonne posture. Bon an mal an, la Belgique accouche d'un ou deux films. «Pas de politique culturelle pour le cinéma belge, soupire Bucquoy. Le ministre de la Culture a aussi le portefeuille des sports, alors...» Mais depuis deux trois ans, quelques perles sont exportées, tels cet adorable *Toto le héros*, de Jaco Van Dormael, et ce sanguinaire *C'est arrivé près de chez vous*, d'un jeune trio de réalisateurs. Bucquoy a envie de s'insérer dans cette percée, de nous dire que la vie n'est pas qu'un long fleuve tranquille, mais aussi «un petit ruisseau belge» qui coule jusqu'au Québec.

Espèce zoologique aux moeurs étranges

LA VIE SEXUELLE DES BELGES
Réal et scénario: Jan Bucquoy.
Avec Jean-Henri Compère, Noël Franck, Isabelle Legros, Sophie Schneider. Image: Michel Baudour. Belgique. Au Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il existe bel et bien un humour belge. Avec un anti héros abruti qui subit son destin en recevant une tonne de briques sur la tête. La Belgique ne produit pas beaucoup de films, mais au fil des ans et des projections se dessine un portrait robot du personnage central, anti Tintin et vrai Gaston la Gaffe. Certains prétendent que la Belgique et le Québec sont des pays cousins, question mentalités. Peut-être bien. En tous cas, on reste chez nous bien nord-américains dans la nervosité du traitement. Alors qu'à travers ce film, c'est le statisme de l'image qui vous saute aux yeux.

La Vie sexuelle des Belges, le titre serait ridicule si le film n'était pas drôle. Or, il l'est, Dieu merci. Signé Jan Bucquoy, grand anarchiste en son pays, artiste multi disciplinaire qui signe ici ce premier long métrage, on ne pouvait attendre qu'une oeuvre grinçante. Pari tenu. Amateurs de scènes de lit éoustillantes, vous resterez sur votre faim. Jan Bucquoy coupe toujours l'image là où l'action commence, pour évoquer par la litote la misère sexuelle de ses compatriotes, en se prenant lui-même comme modèle vivant.

Il sera question de Jan Bucquoy (l'oeuvre est vaguement autobiographique) élevé avec des hauts principes d'économie et à coups de gifles par une maman qui le prépare aux méchancetés de la vie. Comment le jeune homme (Jean-Henri Compère) arrivera en ville pour connaître les joies de l'amour, se mariera, prendra un bain d'anarchie et de contestation étudiante aux beaux jours des années 70, voici de quoi le film cause.

Thème classique du plouc qui se déniaise dans la capitale, donc. Mais ici, Jan Bucquoy a apporté un traitement non conventionnel au sujet. Le cinéaste n'avait pas d'argent, un budget symbolique. Il a misé sur la quasi immobilité de l'image. Des gros plans fixes sur les héros, qu'on observe de front comme un poisson dans son aquarium. Mais cela ajoute à l'incongruité de l'affaire, ces espèces de regards fixes sur un peuple traité comme une espèce zoologique étrange. Une voix hors champ remonte le cours du destin du héros: de la naissance de Jan à la mort de sa mère, en passant par l'épouse, les maîtresses, avec derrière la génération des soixante-huitards qui ont rêvé changer le monde et se ramasser en bout de parcours la queue entre les jambes.

En décor, la Belgique de la province et de Bruxelles: sa couleur locale, ses déchirements, son éducation à la dure, son mur érigé haut entre les générations.

Jean-Marie Compère tient bien son personnage de semi abruti qui se redresse avec les années, fait presque un homme de lui, comme on dit. Après s'être laissé trimballer par les circonstances de la vie, on le verra se distancier, regarder sa vie. Entre le mélo, la farce, la tragédie, le film réfléchit sur lui-même après trois culbutes et cinq clin d'oeil au temps qui passe.



La vie sexuelle des Belges est une oeuvre en trois volets, dont les prochains devraient suivre sous peu. Et comme on le dit là-bas, la première partie se déroule dans les années septante, la seconde dans les années octante et la dernière dans les années nonante.

Chaque famille est spéciale...
Benjamin vous invite à découvrir la sienne.

La Fête des Rois

UN FILM DE
MARQUISE LEPAGE
Avec
MONIQUE MERCURE
MARC-ANDRÉ GRONDIN



«Croyez-moi, je n'exagère pas :
La Fête des Rois de
Marquise Lepage est l'une
des meilleures comédies
dramatiques jamais
tournées au Québec.»

Huguette Roberge,
La Presse

«Un très beau
film tendre
et drôle.»
Monique Giroux,
VSD, Radio-Canada

«Un regard à la fois
tendre, sensible
et attentif.»
Dominique Lachance,
Le Journal de Montréal

MARCEL SABOURIN MARIE-ÉLAINE BERTHAUME MARC MESSIER MARIE-ANDRÉE CORNILLE
DENIS BOUCHARD LOUISE RICHER PIERRE POWERS CLAUDE GAUTHIER
scénario MARQUISE LEPAGE avec la collaboration de JOSÉ FRÉCHETTE et BRIGITTE SAURIOU
production DORIS GIRARD et MONIQUE LÉTOURNEAU
UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

EN AVANT-PROGRAMME : Dans ton pays, un court métrage de Marquise Lepage



CINÉMA ONF 496-6895
1504, rue Saint-Denis

Samedi et dimanche : 16 h 30, 18 h 30, 20 h 30
Du lundi au vendredi : 18 h 30, 20 h 30

LE DEVOIR

CFGL 105.7 fm

LA VIE SEXUELLE DES BELGES

UN FILM DE JAN BUCQUOY

"LES DIALOGUES SONT
AIGUISÉS ET SON
HUMOUR EST GLACIAL.
MAIS QUEL PLAISIR!"

NOUVEL OBSERVATEUR - F. CERESA

"PROVOCATEUR INTELLIGENT,
BUCQUOY A PRÉFÉRÉ VERSER
DANS LA PROVOC
ET RIRE DES TABOUS".

L'INSTANT - A. VANDERDONCK

"UN FILM DONT ON N'A
PAS FINI DE PARLER".

MAX - J. Decker

"UN FILM ORIGINAL ET MARQUANT QU'IL FAIT BON DÉCOUVRIR".

L'EXPRESS - L. Danvers



prima film MAINTENANT À L'AFFICHE! PARISIEN 89-3866 1-20-330-530-730-940

Amour et mythes à l'américaine

Paula de Vasconcelos explose l'univers étrange de Shepard et Chaikin

GILBERT DAVID

Fondé en 1987 par Paula de Vasconcelos et Paul-Antoine Taillefer, Pigeons International n'a pas mis beaucoup de temps à remplir la promesse contenue dans son nom. Après *Du sang sur le cou du chat*, de Fassbinder, en 1987, *Le Cri*, l'année suivante, *Le Réverbère*, en 1990, c'est avec *Perdus dans les coquelicots*, créé en 1991, que la jeune compagnie a trouvé preneur à l'étranger. En octobre 1992, ce dernier spectacle faisait en effet partie de la programmation — consacrée à Montréal — du Festival Intercity de Florence.

Il s'en est suivi un tel engouement italien pour la démarche artistique de Pigeons qu'en 1993 le Festival Intercity a réinvité Paula de Vasconcelos qui y a monté à nouveau *Du sang sur le cou du chat* avec sa compagnie, en plus de mettre en scène la version italienne de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*, de Normand Chaurette, pendant que les comédiens montréalais participaient de leur côté à un spectacle réalisé par Barbara Nativi, la directrice du festival. De plus, l'automne dernier, *Perdus dans les coquelicots* a été présenté à l'important Festival Sigma de Bordeaux. A la suite de ses succès, tant à Montréal qu'à l'étranger, la jeune compagnie a vu ainsi se confirmer son orientation artistique pluriculturelle.

D'origine portugaise, Paula de Vasconcelos a fréquenté l'école française et les salles de cours anglaises à Montréal. «Je suis un mélange de cultures, convient-elle, et il est évident que mon rapport à la culture n'est pas le même que pour quelqu'un qui aurait été élevé dans une seule langue. En fondant Pigeons International, je voulais tout simplement que nos productions reflètent une société hétérogène qui fait partie, qu'on le veuille ou non, du Village Global.»

Pourtant, la metteuse en scène insiste pour dire qu'elle se laisse avant tout guider, en cela, par l'intérêt qu'elle porte à des comédiens dans

leur singularité artistique, indépendamment de la langue qu'ils parlent. De là à considérer l'écriture scénique comme un espace essentiellement musical, il n'y a qu'un pas que la directrice artistique franchit sans peine. «Mon travail en danse et en théâtre, avance-t-elle, me conduit du côté de la musique, même si je ne suis pas moi-même une musicienne. Au début, cela a correspondu à des choix purement intuitifs. Maintenant, je suis consciente que je suis à la recherche du son, du bruit, du rythme, au-delà de ce que le texte porte comme significations.»

D'amour et de solitude

Ainsi, dans son prochain spectacle, *Savage/Love*, de Sam Shepard et Joseph Chaikin, Paula de Vasconcelos

s'est-elle servie de repiquages de plages musicales du Balanescu Quartet et du Penguin Cafe Orchestra pour en structurer le déroulement. Mais ces choix ne sont apparus qu'après une période exploratoire d'ateliers, en juin dernier. «Nous prenons toujours le temps, précise la metteuse en scène, de faire un atelier de recherche avec tous les comédiens d'un projet donné, sans avoir le souci que ça serve directement la future production. Durant trois semaines, on a donc joué avec le texte très fragmenté, non linéaire, de Shepard-Chaikin, et on a expérimenté différentes scènes muettes en imaginant des rencontres entre les comédiens, en fonction de tel et tel personnage à inventer, puisqu'il n'en existe pas dans l'œuvre des auteurs américains.»

S'ouvrant sur un extrait de *Cowboy Mouth*, que Shepard a écrit en 1970 à la suite d'une liaison orageuse avec la chanteuse Patti Smith, *Savage/Love* est, selon de Vasconcelos, un spectacle qui parle d'amour et de solitude, sur fond de mythes américains de la Terre. Shepard a, durant l'été de 1979, composé avec Chaikin, l'un des gourous du nouveau théâtre américain, une suite de courts monologues, à la fois prosaïques par les situations qui les sous-tendent, et poétiques par l'emploi d'une forme très économique et d'une langue très simple. «J'ai désiré évoquer l'Amérique dans ce qu'elle a d'espaces sauvages et démesurés, à l'image d'une nature indomptable. Je me suis laissé porter par des images moins urbaines que «country», sans chercher à faire un commentaire social.»

La metteuse en scène a longtemps cherché où situer l'action de ce non-drame qu'est le texte choisi. «Avec Raymond-Marius Boucher au décor, j'en suis arrivée à la conclusion que le lieu le plus fort serait un théâtre, avec son cadre de scène, ce qui nous a permis d'avoir recours à des artifices très simples, comme par exemple de faire tomber de la «neige» sur un personnage à un endroit, pendant qu'un autre personnage est dans sa chambre. Avec les costumes de Jean-Yves Cadieux, nous ne serons pas dans une temporalité unitaire : certains personnages renverront au tournant du siècle dans le Far-West, d'autres seront habillés à la manière hippie, et ainsi de suite. Quant au jeu, j'ai visé l'intériorité et la retenue au niveau de la diction, en contraste avec un langage corporel plus chaud et sensuel.»

Spectacle attendu d'une compagnie qui, même si elle n'en est qu'à sa cinquième création, a très vite fait sa marque dans le paysage théâtral montréalais, *Savage/Love* réunit huit comédiens, dont Leni Parker et François Papineau, deux interprètes que les amateurs de théâtre n'ont pas pu ne pas remarquer au cours des dernières années. Cette production bilingue, à l'intersection du théâtre et de la danse, est à l'affiche du Théâtre La Chapelle depuis jeudi dernier. Le printemps théâtral paraît ainsi vouloir raccorder l'amour sauvage à la grande horloge de la Nature. Et jouer son va-tout à même le brassage des cultures, des mots et des images.

Pasolini en dramaturge lourd

GILLES G. LAMONTAGNE
COLLABORATION SPÉCIALE À PARIS

Au début des années 60, après avoir longuement travaillé à la traduction en italien de *L'Orestie* d'Eschyle, Pier Paolo Pasolini avait décidé de devenir dramaturge. En quelques mois, il écrivit les ébauches de six pièces, dont *Pylade*, qu'il a conçue comme une suite ambitieuse à *L'Orestie*. Mais le cinéma le prit au même moment (*Mamma Roma* date de 1962, et *L'Évangile selon Saint-Mathieu*, de 1964), si bien que Pasolini n'aura de cesse de réécrire son théâtre jusqu'à sa mort.

Pylade n'en fut pas moins publiée en 1967, suivie de *Affabulation* et *Calderon*. Et les trois dernières — *Porcherie, Orgie et Bête de style* —, parurent ensemble chez Garzanti à Milan en 1979. Peu joué en Italie, où, après le cinéaste, c'est davantage au poète qu'on se réfère (il a écrit une dizaine d'ouvrages poétiques entre 1942 et 1975), le théâtre de Pasolini s'est trouvé des adeptes en France au cours de la dernière décennie, grâce au travail de deux metteurs en scène qui font figure d'inconditionnels. Avec le résultat que *Variations Calderon*, au Théâtre de la Cité internationale, dans la mise en scène de Jean-Louis Martinelli, et *Pylade*, montée par Stanislas Nordey au Théâtre Gérard-Philippe, sont à l'affiche en même temps à Paris.

La production de Martinelli et du Théâtre de Lyon, d'abord présentée au Festival d'Avignon en 1992, s'inscrit dans cette entreprise de désillusion, chère à Pasolini, qui s'était lui-même inspiré de *La vie est un songe*, de l'Espagnol Calderon de la Barca. Martinelli y a ajouté des textes de Gérard Wajeman et Philippe Comar sur *Les Ménénes*, de Vélasquez, et emprunté à Pasolini ses méditations sur le conformisme de la société, et quelques éléments biographiques tirés de *Bête de style*. Toute la pièce tient dans ce jeu de miroir, le même que Vélasquez avait placé au fond de son célèbre tableau dont l'énigme n'a jamais été expliquée.

Variations Calderon, qui est sa troisième incursion dans l'univers de Pasolini depuis 1982, s'appuie sur deux formidables comédiennes, comme on en voit trop peu sur les scènes parisiennes. Tour à tour juvéniles et putains, Christine Gagnieux et Martine Schambacher sont ces deux soeurs étrangères à chaque réveil, à moins que ce ne soit à chaque début de songe, l'illusion se mêlant à la réalité en diverses époques de l'histoire espagnole. La reconstitution des *Ménénes* sur cette scène, avec une amusante fidélité des costumes et de l'éclairage du tableau, est un régal de premier choix.

Mais, Pasolini n'aurait peut-être pas apprécié la mise en scène harmonieuse et soignée de Jean-Louis Martinelli. En artiste singulier qu'il a toujours été, le réalisateur de *Salò ou les 120 Jours de Sodome* avait écrit dans son *Manifeste pour un nouveau théâtre*: «Le théâtre doit être ce que le théâtre n'est pas. (...) Les temps de Brecht sont définitivement révolus. (...) Le nouveau théâtre n'est ni un théâtre académique ni un théâtre d'avant-garde. Non seulement il ne s'insère dans aucune tradition, mais il ne la constate même pas. (...) Il est vivement déconseillé aux dames qui fréquentent les grands théâtres et qui ne manquent aucune première de Strehler, Visconti, ou Zeffirelli, d'assister aux représentations du nouveau théâtre.»

Manque de maturité

C'est sans doute gorgé de ces considérations, mais sans avoir la maturité nécessaire pour bien les assimiler, que Stanislas Nordey a abordé *Pylade*. Pendant les quatre heures et demie que dure le spectacle, Nordey s'emploie à nier toute notion de plaisir chez le spectateur, pour le remplacer par l'exaspération, celle des longs monologues sur le ton monocorde du récitatif, avec un minimum de déplacements, et l'agacement des césures aux mauvais endroits qui produisent le même effet qu'un orchestre désaccordé.

Pylade commence là où se termine *Les Euménides*, troisième volet de *L'Orestie*. La déesse Athéna (jouée ici par un comédien) convoque un tribunal de citoyens pour juger Oreste interprété sans âme par Nordey lui-même), meurtrier de son père Agamemnon. *Pylade*, qui fut le compagnon d'armes d'Oreste avant leur retour à Argos, sera bientôt exilé pour avoir voulu démontrer trop tôt l'échec de la démocratie naissante. Pasolini, qui y avait introduit des références à son Italie post-fasciste, n'est jamais arrivé au bout de son entreprise, laissant un texte qui oscille entre failles et redites. Nordey ajoute en plus le personnage de Chrysothémis, soeur oubliée d'Electre, Oreste et Iphigénie, sur un poème dramatique de Yannis Ritsos. Ce prologue, à lui seul, fera déjà plus d'une heure.

La mise en scène emprunte ici et là, tantôt au Wooster Group la table, tantôt au Living Theatre le choeur mêlé au public, multipliant les effets sans grande imagination comme s'il s'agissait d'habiles trouvailles. Le problème, c'est que le jeune Nordey jouit d'une réputation surfaite en France où le manque criant de nouveaux metteurs en scène de talent a vite fait d'être ceux qui savent le moins attirer l'attention, peu importe comment. Celui-ci aura même eu la fâcheuse prétention d'inclure ses propres notes de mise en scène au texte de Pasolini. Dans une entrevue récente au quotidien *Libération*, il disait, dans la même foulée: «C'est magnifique d'avoir la parole. Et c'est drôle. Toutes ces sollicitations, ces gens qui me proposent de monter des opéras et qui sont là avec un chèque en blanc dans la poche. Moi, l'opéra, je m'en fous, j'y ai jamais été de ma vie.»

Stanislas Nordey doit largement son ascension rapide à Pasolini dont il a monté *Bête de style* en 1991, et *Calderon* l'année dernière au même théâtre. Mais avant de se mesurer à *Pylade*, il aurait peut-être dû repenser à cette phrase que Pasolini nous sert à la fin de *Calderon*: «L'auteur est inférieur à son oeuvre, comme sa tête est plus petite que ce qu'elle imagine.»



PHOTO JACQUES GRENIER

Paula de Vasconcelos: «Je suis un mélange de cultures et il est évident que mon rapport à la culture n'est pas le même que pour quelqu'un qui aurait été élevé dans une seule langue.»

LA NCT PRÉSENTE

TRADUCTION DE NORMAND CHAURETTE
MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD
ASSISTÉE DE ROXANNE HENRY

Comme il vous plaira

de William Shakespeare

DU 5 AVRIL AU 23 AVRIL

NCT la nouvelle compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier 253-8974

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT EN VENTE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET À LA SÉRIERNE

Scénographie: Raymond-Marius Boucher.
costumes: François Barbeau; éclairages Michel Beaulieu.
musique: Jean Sauvageau.

Avec Manon Aisenault, Jean-François Casabonne,
Martine Francke ainsi que Pascal Auclair, Emmanuel Bilodeau,
Pierre Collin, Philippe Cousineau, Patrice Dubois, Claude Gai,
Jacques Girard, Roger Larue, Dominique Leduc et Denis Sénéchal.

LA MAISON théâtre

Présente

Qui PEUR de LOULOU?

Un spectacle pour les 4 à 9 ans

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'OEIL

Un texte de Marie-Louise Gay

Mise en scène: André Laliberté avec la collaboration de Muriel Desgroseilliers
Marionnettistes: Guy Coderre, Jean Cummings, Annie LeBreux et Olivier Perrier

DU 16 MARS AU 03 AVRIL 1994

SUPPLÉMENTAIRE le 2 avril à 13 h
COMPLÈT les 26, 27 mars et 2 avril à 15 h
COMPLÈT le 27 mars à 13 h

LA MAISON THÉÂTRE
955, rue Ontario Est, Montréal
Métro Berri-UQAM Réservations: 288-7211

ALCAN LE DEVOIR

SUR SCÈNE

LA REPRISE

La création, trente ans après son écriture, d'une pièce de Claude Gauvreau. Michèle Magny sauve une pièce qui n'a pas la force des grandes oeuvres de l'auteur des Oranges sont vertes. On y trouve, au milieu d'une matière vieillotte, de rares morceaux de grandeur sur la puissance de l'acteur et la démente de l'amour. Le comédien James Hyneman y est remarquable et vaut le détour. Dernières ce week-end au Théâtre d'Aujourd'hui.

ANDROMAQUE

Lorraine Pintal a choisi la rigueur, mais aussi la sécheresse de ton, pour faire rejouer la tragédie de Racine par des femmes, comme si cette ronde des amours insatisfaites se déroulait dans un couvent magnifié. Le truc unisexe, hélas, complique une pièce qui n'était déjà pas si simple. Dernière ce soir au TNM.

LA FILLE DE CHRISTOPHE COLOMB
Du roman de Réjean Ducharme, paru à la fin des années 60, Martin

Faucher a établi une version pour la scène, monologuée par la comédienne Markita Boies. Un texte superbe, un spectacle un peu raide, mais la possibilité rare d'entendre la voix de Ducharme. Au Théâtre d'Aujourd'hui.

MISS JULIE

Le metteur en scène Jean-Frédéric Messier met en scène une adaptation de la pièce de Strindberg signée Marianne Ackerman. La nuit de la Saint-Jean est située en Estrie en 1929. C'est une production bilingue — et superficielle — du Théâtre 1774, au Monument National.

LE SILENCE DE MOLIÈRE

Un texte de Giovanni Macchia qui met en scène un être inconnu, la fille de Molière et d'Armande Béjart, Esprit-Madeleine. Louise Marleau fait un retour au théâtre avec ce personnage auquel Macchia a donné corps et âme. C'est le dernier spectacle d'une compagnie qui va fermer boutique ce soir. Au Café de la Place. Robert Lévesque

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Le symbolisme de Bach

BACH-BERNARD LAGACÉ
À L'ORGUE BECKERATH DE L'ÉGLISE
IMMACULÉE-CONCEPTION.
Analekta AN 2 8211-2

CAROL BERGERON

De la part d'un interprète et pédagogue de l'envergure de Bernard Lagacé, on ne s'étonnera point que le contenu de ce coffret consacré à Jean-Sébastien Bach ait été soigneusement agencé. Lui prêtant l'envergure d'une architecture, on y verrait suggérée la forme d'une église: le *Prélude et fugue en Do majeur* (BWV.547) servant de portail, les «46» *Chorals de l'Orgelbüchlein* flanquant la nef telle une double colonnade, les *variations de la Passacaille* et *thème fugué en do mineur* (BWV.582) décorant la majesté du chœur.

Que l'on y cherche des liens encore plus étroits, voire plus intimes, ou qu'on en creuse davantage la signification, ces pièces ne laisseront certes pas apathique l'esprit curieux de l'au-delà des apparences — la musique de Bach étant d'un symbolisme foisonnant bien que pas forcément très simple à déchiffrer. Mais pour ceux qui se contenteront d'une simple écoute Bach, Lagacé se révélera un musicien aussi captivant par la fermeté et l'élevation de son discours que par l'intelligence et la solidité de son jeu — le Beckerath de l'église Immaculée-Conception de Montréal sonne avec lui dans toute sa splendeur.

Le *Prélude et fugue en Do majeur* (BWV.547) dit de «Leipzig» serait apparemment une oeuvre tardive de Bach — vraisemblablement la dernière de genre, prétend Gilles Cantagrel. D'aucuns, dont Lagacé lui-même, l'associent volontiers à Noël à cause de la parenté qu'ils décèlent entre le *prélude* et le chœur d'entrée de la *Cantate de l'Épiphanie* (Sie werden aus Saba alle kommen), BWV.65, écrite en 1724. Or, fondant plutôt leur assertion sur des éléments de similitude avec le *Concerto brandebourgeois no.2*, pour le *Prélude*, et les *fugues des Sonates* pour violon seul BWV.1003 et 1005, pour la *Fugue*, d'autres en estiment la composition entre 1717 et 1723, pendant la période où le compositeur était kapellmeister à la Cour de Cöthen. Qui croire? Tous s'entendent cependant sur l'usage que fit Wagner du thème de la *Fugue* dans le matériau thématique de son opéra *Die Meistersinger* — quant à Liszt, pour peu que l'on cherche un autre témoignage du 19e siècle, son intérêt se porta plutôt sur le diptyque qu'il transcrivit pour le piano (S.462 no.4).

Puisque que dans les notes qu'il signe, Lagacé considère la *Passacaille* comme une oeuvre construite en 21 variations — la *fugue* finale apparaissant comme l'ultime et 21e variation «agrandie et magnifiée» — le nombre 21 peut être interprété comme une signature, étant celui du jour

de la naissance de Bach, le «21» mars 1685. Ce qui nous mène à parler du symbolisme des nombres, un chapitre que l'on peut qualifier d'important mais que l'interprète se garde d'aborder.

Des nombres magiques

L'*Orgelbüchlein* (en français, Le petit livre d'orgue) est-il une oeuvre achevée ou inachevée? Lagacé semble pencher pour la seconde solution. Au contraire, dans un ouvrage formidablement passionnant (*Bach et le nombre*, édité chez Mardaga, en Belgique), les musicologues néerlandais Kees van Houten et Marinus Kasbergen proposent une analyse de la structure globale du cahier qui, de manière très convaincante, démontre son état d'achèvement — à la condition cependant d'admettre que chez Bach la symbolique des nombres est indissociablement liée à une pensée esotérique très profonde.

Bien sûr le projet d'origine prenait-il, et le manuscrit autographe le prouve, 146 chorals, mais Bach n'en acheva que 46 — on voit «45» lorsque le choral *Liebster Jesu*, qui est repris légèrement varié, porte les numéros 35a et 35b. Or le manuscrit révèle un autre choral, inachevé ce lui-là puisqu'il ne contient qu'un fragment d'une mesure et demie sur le texte «O trawigkeit, o herzeleid (O tristesse, o affliction (...)) l'Enfant unique de Dieu le Père est porté au tombeau). Il s'agit d'un ajout inséré vers 1740, alors que le reste avait été composé entre 1713 et 1716; cet ajout devrait porter le numéro 27 et ainsi occuper la place du huitième choral du cycle de Pâques. Certains interprètes le jouent, Lagacé n'a pas jugé utile de le faire.

Tout semble donc avoir été calculé par Bach — l'ordre des pièces, la place de l'ajout, les quelques modifications apportées au manuscrit en 1740, et d'autres détails encore — de manière à ce que le nombre des mesures puisse donner lieu à des interprétations aussi précises que l'année de la naissance (1685) et même, chose o combien plus étonnante! la date de la mort de Bach lui-même: le 28 juillet 1750. Voici d'ailleurs, sans en faire la démonstration complète que l'on trouvera dans le livre *Bach et le nombre*, où se trouvent ces précisions: les chorals relatifs à la naissance de Christ donnent l'année de la naissance de Bach (307 mesures, soit 1685 dans l'ère Rose-Croix); les chorals de l'Avent correspondent aux 65 années de sa vie; les 372 mesures de l'ensemble des chorals jusqu'à la Passion font découvrir l'année de la mort de Bach (1750 = 372 dans l'ère rosicrucienne); les chorals de la Passion et de Pâques, c'est-à-dire ceux qui se rapportent à la Passion, la Mort et la Résurrection du Christ, révèlent le nombre 287, soit la date de la mort de Bach, le «28 du 7e mois».

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

L'atmosphère était à la fête vendredi dernier chez Casavant Frères à Saint-Hyacinthe et tous les artisans, jeunes, vieux, anciens et retraités y participaient. Il y avait de quoi: la maison vient d'obtenir son plus important contrat pour la facture et l'installation d'un orgue à tuyaux d'une valeur de 3,4 millions\$. Le gigantesque instrument est une commande de la Broadway Baptist Church de Forth Worth, Texas et l'on compte l'inaugurer en 1996 lors du 100e anniversaire d'une mécène de l'endroit, Mme Cliburn, mère du célèbre pianiste Van Cliburn.

Casavant a entrepris ce projet il y a douze ans et après une rude compétition internationale, la maison mascoûtaine fut choisie pour réaliser cette commande prestigieuse. «Cet instrument sera le plus grand signé par notre société et le plus important contrat d'orgue jamais octroyé en Amérique», nous disait Pierre Dionne, pdg de Casavant Frères. Un comité d'experts dans les domaines technique et artistiques s'était rendu dans deux provinces canadiennes, sept états américains ainsi qu'à Vienne, à Paris et à Londres avant de recommander Casavant. L'organiste Martine-Claire Alain, de Paris et le Dr James Moeser, président de la Guilde américaine des organistes avaient aussi été invités à donner leur opinion.

L'orgue de Forth Worth, d'inspiration française, possédera deux consoles de cinq claviers, 10 573 tuyaux, nécessitera 50 000 heures de travail en atelier de la part des 75 artisans de Casavant. Une fois terminé, sept camions-remorques seront nécessaires au transport de ce colossal instrument.

Mais plus que sa taille, les critères de rendement artistique ont présidé au choix des acheteurs texans. Ils sont fondés sur le rendement acoustique et sonore au premier chef et à cet égard le nom Casavant occupe les premières loges, sa réputation et son rayonnement s'étendant bien au-delà de nos frontières, une longévité de 115 ans faisant foi aussi de la qualité de ses produits. De plus, les acheteurs ont considéré l'ensemble des qualités esthétiques, la beauté des boiseries, l'élégance de l'architecture qui s'intègre harmonieusement avec le style de l'édifice et de son vaisseau.

Autant de détails dont a tenu

Casavant au Texas

La compagnie de Saint-Hyacinthe installe un orgue à tuyaux d'une valeur de 3,4 millions\$

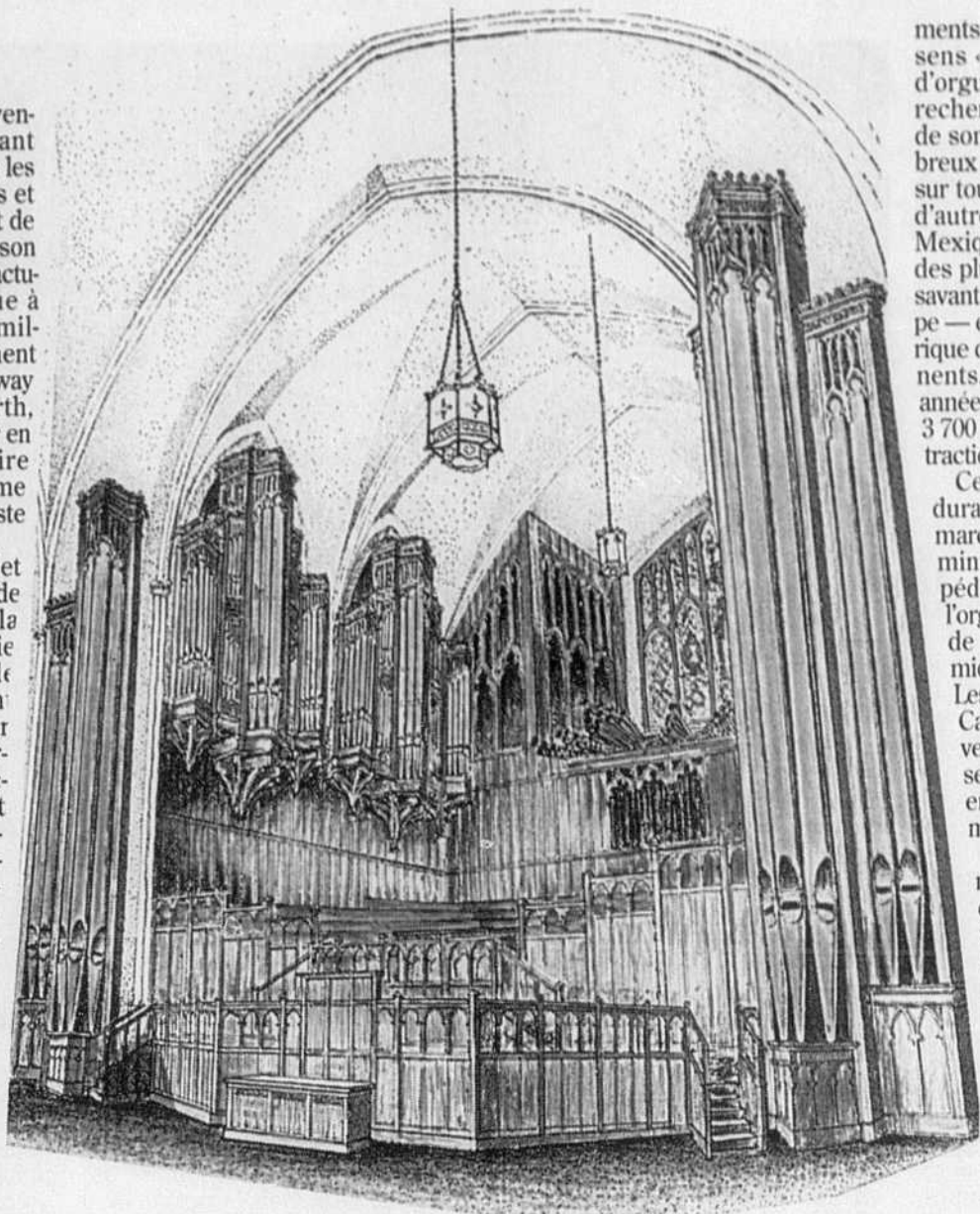


ILLUSTRATION J.-C. GAUTHIER

Un aperçu de ce que sera l'orgue du Broadway Baptist Church, de Forth Worth, au Texas.

compte le directeur artistique pour Jean-Louis Coignet, qui conseille Casavant depuis 1981. Ce spécialiste de l'école de facteurs de Cavallé-Coll et de l'orgue symphonique français partage son temps entre Paris et Saint-Hyacinthe. Son adjoint, l'organiste et facteur québécois Jacquin Rochette s'occupe attentivement du processus de fabrication afin que toutes les exigences décrites ainsi par son patron soient respectées: «L'orgue (de Forth Worth) prend ses racines dans l'orgue français des 18e et 19e siècles en concrétisant l'aboutissement d'un cheminement pluricentenaire. La facture d'orgues a été en constante évolution et l'on peut suivre une sorte de continuum depuis le 17e siècle. Les noms de Dom Bedos, Clicquot et Cavallé-Coll jalonnent ce parcours qui aboutit à la synthèse harmonieuse que

Casavant propose depuis plusieurs années.»

Une histoire de 115 ans

L'usine de Saint-Hyacinthe a été fondée en 1879 par Joseph Casavant et ses deux fils, Claver et Samuel lui succéderont, lui donnant un professionnalisme puisé dans les plus grandes écoles européennes. L'orgue monumental de la basilique Notre-Dame construit en 1891 établit la réputation internationale de la maison Casavant et l'on vient de partout l'admirer.

Casavant Frères exporte chaque année plus de 85% de ses instru-

ments et la maison représente en un sens «une université de la facture d'orgues» en initiant des projets de recherche et la formation continue de son personnel. En plus des nombreux instruments que l'on retrouve sur tout le continent nord-américain, d'autres sont installés au Japon, au Mexique — où l'on trouve aussi un des plus importants instruments Casavant à Notre-Dame-de-la-Guadeloupe — et aussi en Australie et en Amérique du sud, bref dans les cinq continents. Au cours des 115 dernières années, Casavant a construit plus de 3 700 instruments dont plus de 200 à traction mécanique depuis 1960.

Cette prospérité allait décroître durant les années 1970-1975 où le marché traditionnel des églises diminue, où l'on remet en cause la pédagogie de l'enseignement de l'orgue, une époque aussi au cours de laquelle les politiques économiques sont plus contraignantes. Les héritiers du fondateur Joseph Casavant et de ses deux fils Claver et Samuel vendent l'entreprise à la Société (Bertin) Nadeau en 1976, mais gardent jalousement la grille Casavant.

La galerie des photos et des maquettes des plus récentes orgues construites chez Casavant démontre bien la diversité et la beauté des instruments. On y voit, entre autres, l'orgue magnifique d'une église presbytérienne de Bel Air à Los Angeles, en Californie, une pure merveille livrée en 1990 mais qui subit les graves ravages du tremblement de terre en janvier dernier. Une équipe de Casavant a

constaté les dégâts sur place et étudie les possibilités de rénovation, de remplacement, le cas échéant.

La fête est maintenant terminée dans l'usine et les 75 membres du personnel sont retournés à leur boulot pour produire l'orgue de l'église texane, mais également remplir les autres commandes. Entre janvier 1993 et mars 1994, les artisans ont installé 17 orgues dont un orgue à traction mécanique au Missouri. La maison fabrique aussi des orgues pour les salles de concerts dont un livré en 1993 au Wisconsin. Un Casavant a aussi été installé en 1991 dans le hall d'entrée du magasin Matsuzakaya au Japon et il sert à donner trois concerts quotidiens...

Après la tournée du Québec

3 représentations exceptionnelles avant la pause...
14-15-16 avril.

Clémence : une forme à faire rougir d'envie
Manon Guibert - Journal de Montréal

Un spectacle tendre, drôle, où Clémence est au top de la forme.
Jocelyne Lepage - La Presse

Son meilleur spectacle depuis qu'on la connaît.
Marie-France Bazzo - Radio-Canada

Le spectacle a passé bien vite. N'hésitez surtout pas et offrez-vous «De retour après la (méno)pause»
Marie Delagrave - Le Soleil de Québec

On a la rate dilatée, mais en plus avec le goût de réfléchir ou de s'attendrir. Une grande Clémence.
Rachel Lussier - La Tribune

DE RETOUR APRÈS LA MÉNO PAUSE

Services disponibles pour malentendants

ADMISSION (614) 790-1245 1-800-361-4585

danse-cité présente

most modern

interprètes
luce brisson, françois côté, rachel harris
chorégraphes/interprètes
maya ostrofsky, yves st-pierre
chorégraphes
jacqueline lemieux, claude poisson, daniel soulières
collaborateurs artistiques
gaétan leboeuf, marc parent et marc sénécal

du 23 mars au 2 avril 1994 à 20h
relâche le 28 mars 1994

L'AGORA DE LA DANSE
BANQUE LAURENTIENNE

840, CHARRIER EST
MÉTRO SHERBROOKE
525-1500
ADMISSION 790-1245

840 est, rue Charrier, Montréal (Québec) H2L 1H4
DANSE-CITÉ est subventionnée par le ministère de la Culture du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, le ministère de la Main d'œuvre et de la Sécurité du Revenu.

LE DEVOIR POUR PLUS D'INFORMATIONS, CONSULTEZ LE DEVOIR, SECTION «LES ARTS» DU SAMEDI.

photo: m. n. slobodian graphisme: ric little

La Fondation Vincent-d'Indy présente

Bach

Orchestre de l'Université de Montréal
Dir: Jean-François Rivest

Chorale du collégial Vincent-d'Indy
Dir: David Doane

Magnificat pour soli, chœur et orchestre, le dimanche 27 mars à 20 h

Jean-François Rivest Orchestre de l'U. de M.	David Doane ténor	Yolande Parent soprano	Marie Laferrière mezzo-soprano
Daniel Taylor contre-ténor			
Rolland Gosselin basse			

Artistes invités

Billets

Section A 40 \$ (reçu d'impôt de 20 \$)
Section B 30 \$ (reçu d'impôt de 10 \$)
Section C 20 \$ (étudiants)

Chapelle de la Maison Mère,
congrégation des sœurs des Sts Noms de Jésus et de Marie,
1420, boul. Mont-Royal, Outremont
(Métro: Édouard-Montpetit)

En vente

Archambault Musique
500, rue Ste-Catherine Est
840-0201 (frais 0,75 \$)

Coop Vincent-d'Indy
542-5106

Lettre-Son Musique
495-9727 (frais 0,75 \$)

Fond. Vincent-d'Indy
735-5261

À la porte le soir du concert
Au bénéfice du programme de bourses offert par la Fondation.

150 ans
HOMMAGE À LA CONGRÉGATION DES SOEURS DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE (1844-1994)

BANQUE NATIONALE

Gaz Métropolitain

La preuve que le talent n'existe que ruisselant

Restauré à grand-peine, un enregistrement oublié de Brel nous tombe tout cru dans les bras

KNOKKE

Jacques Brel
Barclay (Polygram)

Quand c'est fini, il y en a encore. En dix compacts tricotés serrés, pensez-vous, le grand Jacques devait avoir tout dit, tout chanté, tout crié, tout sué. En achetant *L'Intégrale*, par définition, vous aviez tout Brel. Point à la ligne. Avec la vidéo-cassette de son Olympia 1966 parue à la fin des années quatre-vingt, supplément non négligeable, vous aviez bien cru circonscrire à toutes fins pratiques le corpus brellien. Que non! La Fondation Internationale Jacques Brel, née en 1981 de l'association du frère aîné Pierre et des trois filles Isabelle, France et Chantal, en plus de rassembler, d'archiver, d'administrer, de propager et de protéger l'oeuvre de papa ou frerot Jojo, de nourrir les exégètes, musicologues et amateurs en quête de matière première, et de soutenir financièrement diverses bonnes actions (l'aide aux enfants hospitalisés, par exemple), s'affaire à grossir le patrimoine Brel. Depuis des années, en effet, on traque les documents inédits avec le flair d'une moule qui aurait perdu sa frite. On en a déniché un. Un enregistrement inédit, pas une frite. De sorte que la fièvre *Intégrale* n'est plus du tout intégrale, puisque déficitaire d'un tout nouvel album de Brel, paru à la fin de l'année dernière dans le Plat Pays et récemment chez nous, intitulé *Knokke*.

Un nouveau Brel? Mais si, mais si, pincez-vous, respirez des sels, vous ne rêvez pas: il s'agit bel et bien d'un récital inédit de 1963, rescapé d'extrémis d'un documentaire oublié dont le support pelliculaire 16 mm et sa bande sonore monophonique perdaient un peu plus de leur contenu magnétique avec chaque année d'enreposage. Image et son restaurés à grand-peine par la Fondation, enfin disponibles en compact et en vidéo (ou les deux ensemble, en coffret de luxe), un Brel de plus nous tombe tout cru dans les bras. Comme un cadeau du ciel. Mais était-ce bien né-

Ce tour de chant vaut un morceau de bonheur, une tranche fulgurante de la vie de Brel, un tour de trente-quatre petites minutes et puis s'en va qui ne ressemblait à aucun autre, où un Jacky transi de trac tentait pour la première fois de chanter les charmes de Mathilde, de manière encore approximative et plutôt ralentie, où Brel était Brel, sans retenue, sans ménagement, sans filtre, sans lendemain.



SOURCE FONDATION JACQUES BREL

cessaire? Les captations de ses passages à L'Olympia en 1961, 1964 et 1966 ne suffisaient-elles pas à rendre compte du Jacquot exsudant sang et eau devant public? Que nous vaut un tour de chant de plus, fut-il enregistré au Casino de Knokke-Le-Zoute (une station balnéaire sur la côte belge de la mer du Nord) un chaud soir de juillet 1963?

Eh bien, il vaut exactement ce qu'il a valu ce soir-là pour ceux qui y étaient: un morceau de bonheur, une tranche fulgurante de la vie de Brel, un tour de trente-quatre petites minutes et puis s'en va qui ne res-

semblait à aucun autre, où un Jacky transi de trac tentait pour la première fois de chanter les charmes de Mathilde, de manière encore approximative et plutôt ralentie, où il livrait des versions (rarissimes en public) de *Bruxelles* et *Les Fenêtres*, où le quatuor dirigé par le pianiste Gérard Jouannest épousait avec maestria la fressée de *Madeleine* et la mélancolie de *Quand on n'a que l'amour*, où Brel était Brel, sans retenue, sans ménagement, sans filtre, sans lendemain.

Le récital m'aurait amplement suffi. Mais il y a plus, merci la Fondation. On a eu la riche idée d'inclure, histoire de remplir les quelques quatre-vingt minutes disponibles sur le compact, une remarquable entrevue de Brel réalisée par Henry Lemaire dans un club privé de Knokke-Le-Zoute en 1971 (Brel y achevait alors les repérages de *Franz*, son

premier film). Malgré les horripilants liens instrumentaux — surimposés a posteriori — qui ponctuent inutilement les extraits choisis, le propos est lumineux d'intelligence et d'honnêteté. Sur la mort, la vie et l'art, j'ai rarement été aussi éclairé. «Le talent n'existe pas, affirme Brel sur un ton convaincant. Le talent, c'est avoir l'envie de faire quelque chose. (...) Tout le restant, c'est de la sueur, c'est de la transpiration, c'est de la discipline. Je suis sûr de ça. L'art, moi, je sais pas ce que c'est. Les artistes, connais pas. Je crois qu'il y a des gens qui travaillent à quelque chose, avec une grande énergie. L'accident de la nature, je n'y crois pratiquement pas.» Pendant une demi-heure de récital dans un casino au bord de la mer, Brel l'aura prouvé: le talent n'existe que ruisselant.

Sylvain Cormier

CIRQUE DU SOLEIL

Cirque du soleil
BMG Musique Québec

C'est le dernier volet de la trilogie du Cirque du soleil. Pourtant ce troisième album éponyme — paru après *Saltimbanco* et *Nouvelle Expérience* — est en fait le premier du genre. Cette trame sonore composée essentiellement par René Dupéré accompagnait le spectacle de 1988 et a mérité, cette année-là, le Félix du meilleur disque instrumental. Si Dupéré a fait preuve de beaucoup d'originalité dans *Saltimbanco* en incluant des rythmes inhabituels et surtout des voix, l'élan qui le motivait il y a sept ans se berçait dans les coulisses des grands classiques instrumentaux. Arrangements électroacoustiques nombreux qui recréent les atmosphères quand ils soutiennent un élément visuel mais qui perdent de leur impact le cas

échiant. Douze titres qui se ressemblent à peu de choses près malgré la présence de musiciens de talent comme le contrebassiste Michel Donato, le bassiste Denis Labrosse ou le saxophoniste André Leroux. Il paraît que l'album en devient plus accessible!

EXISTIR
Madredeus
EMI

Coup de coeur pour ce deuxième album (*Os Dias Da Madredeus* sorti en 1987 chez EMI) de la formation portugaise Madredeus — du nom du village d'Estremadura d'où ils sont originaires. Tout a commencé en 1986 quand le guitariste Pedro Ayres et son ami pianiste Rodrigo Leao, qui jouaient dans des formations pop, ont eu envie de faire partager l'âme de leur pays et ses différentes couleurs qui changent avec le vent, la mer et le soleil. Mais il leur manquait quelque chose... l'âme. Ils l'ont découverte dans les cordes vocales de la chanteuse Teresa Salgueiro. Cristaline, aussi délicate qu'une goutte de rosée à l'aube, la voix de Teresa est à elle seule une ode au bonheur. Source d'inspiration des deux compères, Teresa leur a offert un support de choix. Leurs compositions qui s'adressent aussi au violoncelle de Francisco Ribeiro et à l'accordéon de Gabriel Gomes enrobent la voix d'une valse triste et lente à l'image des fados traditionnels, sans bleus de l'âme portugaise. Certains titres sont uniquement dédiés aux instruments, d'autres, chantés, nous transportent de l'autre côté de l'Atlantique quelque part devant le chœur de l'église Convento de Cristo. Un moment de paix qui donne envie de découvrir ce coin du monde.

Pascale Pontoreau

WALK THE LINE
Kennedy Rose
Pangaea Records, 1994

Kennedy Rose, duo constitué de deux Nashvilleennes repérées par Sting lui-même, est exactement le genre de groupe auquel nous, les Québécois, ne pouvons résister. Pam Rose et Mary Ann Kennedy nous offrent un country-folk riche en voix, en guitares et en feeling. *Walk The Line*, tout comme leur premier album, *Haiku*, enfle les jolies balades agréablement portées par les mandolines, les douze cordes, la violoncelle, le pedal steel, le dulcimer et autres réjouissants cordophones. Mais ce qui nous fait flancher; ce sont les sublimes harmonies vocales qui tapissent leurs disques mur à mur. Un vrai supplice. Rose et Kennedy font aussi de jolies trouvailles au niveau des arrangements, notamment sur *Iron Horse*, où elles intègrent des éléments de musique amérindienne. Les pièces plus rock sont un peu moins réussies, faute d'originalité et de conviction. Les deux filles nous parlent d'amour, d'amour et encore d'amour, ce qui pourrait nous lasser vu que ce n'est pas cette année qu'elles remportent la palme d'or du Concours International du texte de chanson le plus subtil. Mais la beauté de leur voix et la force de leurs mélodies parviennent à elles seules à nous faire entendre de la poésie.

Guylaine Maroist



CARMEN CAMPAGNE EN SPECTACLE

UNE FÊTE POUR LES ENFANTS...
à l'occasion de la fête des mamans!

7 et 8 mai
Deux représentations par jour
11h00 et 13h30

Billets: 8,50\$ (plus frais)
Réseau Admission: 790-1245
Bibliothèque Nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis (Métro Berri-UQAM)

O VERTIGO DANSE

LA CHAMBRE BLANCHE

CHORÉGRAPHIE

GINETTE LAURIN

"Une rencontre unique avec des danseurs remarquables."
Le Devoir, 1992



GRAND PRIX 1992

DU CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

théâtre d'aujourd'hui
3900, RUE SAINT-DENIS

DU 21 AVRIL AU 1^{ER} MAI 1994 À 20H
MATINÉES 24 AVRIL ET 1^{ER} MAI À 15H

BILLETTS/INFO: (514) 282-3900 • GROUPES: (514) 251-9177
25\$* PRIX RÉGULIER • 18\$ ÉTUDIANTS, AÎNÉS

*JUSQU'AU 10 AVRIL, BILLETTS RÉGULIERS OFFERTS À 18\$

Une production d'O Vertigo Danse en collaboration avec le Centre national des Arts à Ottawa, le Festival international de nouvelle danse de Montréal, le Festival Danse Canada Northern Telecom 1992, la Fondation McLean de Toronto et Danse à Lille (France).

LE DEVOIR

Les Voix de la Vie présentent
la grande et immortelle interprète

Isabelle Aubret

15 et 16 avril 1994, 20 h
à la Place des Arts

«Elle chante au milieu du bois
la source... et je me demande
s'il faut croire à cette légende
d'une fille qu'on y trouva»

INFO-ARTS Bell
1-800-363-ARTS

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Productions Musi-Scène
Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790 1245.
Redevance et frais de service.

Les Ballets jazz de Montréal

Une présentation
Les Arts du Maurier Liée

Au programme: GHOSTS de James Kudelka, BLUE IN GREEN de William Whitener, RISE AND FALL de David Parsons, FUNGUS AMONGUS de Brian Macdonald

7, 8, 9 avril 1994 à 20 h



Billets: 29 \$, 25 \$, 21 \$, 17 \$
Rabais de 15 % aux étudiants et citoyens de l'Age d'or
Rabais de 50 % aux enfants de 12 ans et moins
Jeudi le 7 avril, gala au profit de CANFAR (514) 937-5383

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente à la PdA (514) 842-2112 et Réseau Admission (514) 790-1245.
Redevance et frais de service. Info-Arts Bell (514) 790-ARTS

COURS DE TANGO

SESSION
DE PRINTEMPS
1994



LES ATELIERS

TANGO

INF. 285-4848

4848 St-Laurent, Montréal, Québec H2T 1R5

LES ARTS

SPECTACLES

Enfin un album de... rock!

Nanette Workman s'est installée entre deux boîtes de son, sans écouteurs, pour chanter du gros rock de club

SYLVAIN CORMIER

ROCK 'N' ROMANCE
Nanette Workman
Disques Double

ROCKTOUR

Au Club Soda les 11, 13 et 14 mai.



PHOTO MONIC RICHARD

«J'ai refait mes compositions exactement à mon goût. Live, Dans un ancien cinéma de Sainte-Anne-de-Bellevue, transformé en studio.»



«Exactement à mon goût» Elle revient de loin, Nanette. C'est pourquoi je me méfiais de ce *Rock 'n' romance*. Je flairais la «gimmick» à mille bornes: un album de versions métallisées de tubes d'avant-hier, la plupart disco, *Danser danser, Donne donne, Lady Marmalade* et consorts... Pourquoi faire, que diable? Ponctionner les nostalgiques, à la limite, ce qui était plutôt critiquable. Eh bien pas du tout. C'était limpide à la première écoute, après avoir été piétiné par la version charge-de-bisons de *Danser danser* et ramassé à la petite cuillère par la nouvelle mouture country-rock acoustique de *Compte sur moi*: Nanette Workman a livré le premier album véritablement rock de toute sa carrière. Du gros rock de clubs, du rock ôte-toi-de-là-je-défonce. Curieusement, si elle a souvent chanté du rock, ses disques en témoignaient bien peu. «Sur les albums disco, on

entre deux boîtes de son, sans écouteurs, et j'ai chanté. On a gardé presque toutes les premières prises.» C'était plus fort que moi, je lui ai reparlé de Tony et Nanette. Les Sony & Cher québécois. Ceux-là mêmes qui animaient *Fleurs d'amour, fleurs d'amitié* quand j'avais sept ans, à l'été 1968. Un drôle de couple, d'autant plus irrésistible qu'ils avaient l'air de s'aimer pour vrai. Elle, la grande Américaine filiforme à la chevelure noire toute raide comme celle de Françoise Hardy, qui ne parlait pas un traitre mot de

français en débarquant au Québec et chantait phonétiquement l'adaptation française du *Guantanamera* des Sandpipers. Lui, le petit rital de Saint-Léonard, né Antonio D'Ambrosio, qui était devenu le roi des yéyés de chez nous à la force du poignet. Ensemble, ils furent incroyablement populaires. Le 11 mai 1968, m'apprend un vieux contrat de la Guilde, un tour de chant de 45 minutes au Café de l'Est leur valait 500\$, une somme plus qu'imposante il y a un quart de siècle.

Quoi qu'ils aient accompli depuis, les deux ex-tourtereaux sont encore indissociables. Au lancement télévisé de l'album, mardi dernier, Sonia Benezra avait évidemment rapatrié l'indécrottable Tony, toujours le même extraordinaire hustler, recyclé dans la production de thrillers de série B à Hollywood. Ils n'ont pas chanté ensemble, comme *Sony & Cher* à *Late Night With David Letterman*, mais on leur a demandé pour la mille et unième fois d'évoquer leur rencontre. La millième, c'était quelques jours avant, pour ma pomme. On ne se refait pas.

Série B...

«Tu sortais avec Gene des Young Rascals», a lâché en pleine télé un Tony encore fier de son coup. Gene, c'était Gene Cornish, le guitariste des Rascals, celui qui jouait le fameux riff de *Good Lovin'*. Les futurs Rascals, en 1964, accompagnaient le twisteur Joey Dee au Peppermint Lounge à New York. Nanette m'avait parlé de tout sauf de Cornish: «Tootsie, la blonde de Joey, était une deuxième mère pour moi. Elle me protégeait du mieux qu'elle pouvait. J'avais 18 ans, je n'avais peur de rien, et je chantais avec les Young Rascals devant des gangsters.» Roman l'avait littéralement arraché à sa vie new-yorkaise. «J'étais assise avec des amis dans un club, après avoir chanté. Il est venu à notre table, avec Shadow Morton, le producteur des Shangri-La's. Il était tout petit, mais tellement cute. Je suis tombée tout de suite amoureuse de lui. Deux semaines plus tard, je le suivais au Québec. You're gonna sing in french, qu'il m'avait dit. Okay, let's go!»

Le Québec, après New York, n'était-ce pas un tantinet provincial? «Oh non! C'était énorme pour moi. C'était la première fois que j'étais dans un studio d'enregistrement. J'aimais tellement m'entendre chanter en français, même si j'étais gênée. C'était aussi important pour moi que de jouer le lead sur Broadway. Et puis, je suis arrivée pendant l'hiver 1965-1966, et j'étais complète-

ment émerveillée par la neige.» En parlant du Québec, juré craché, son regard s'est illuminé.

Avec les Stones

Elle n'est pourtant pas facilement impressionnable, Miss Workman. Toute sa vie, elle a cotoyé les rockstars. Elle a partagé la vie de Johnny Hallyday en 1971-72, le temps d'une tournée gigantesque. Choriste à Londres en 1969, envoyée là par Tony Roman qui voulait en faire une vedette internationale, elle a chanté derrière Joe Cocker, Ringo Starr, Badfinger, John Lennon et... les Rolling Stones.

«J'étais allée en Angleterre enregistrer une chanson écrite par Reg Dwight, qui ne s'appelait pas encore Elton John. Une belle toune. Et puis j'ai travaillé aux studios Olympic, à Londres. A un moment donné, il y a eu une session avec les Stones, et il manquait un choriste. Ils m'ont dit: tu vas chanter, t'es capable. Avec Madeline Bell et Doris Troy, on a fait *Country Honk, You Can't Always Get What You Want* et *Honky Tonk Women*.» Moi, à la mention des titres, c'était tout juste si je ne roulais pas sur le plancher de la salle d'écoute. Et pour Nanette, c'était comment? «C'était normal.» Sans fausse modestie. «It was my gig, you know? Mon job. Ces gars-là, on les voyait tous les jours dans les studios. Une semaine, c'était John Paul Jones, le bassiste de Led Zepppelin, qui réalisait un album pour Madeline Bell. La semaine suivante, George Harrison travaillait avec Doris Troy. Je ne pouvais pas être impressionnée. C'était mon monde.»

Le Québec, c'est autre chose. C'est sa vie, sa maison à Ormstown, son petit grand garçon qui a déjà six ans, sa bande de vrais copains musiciens, son frère Billy qui a «des grosses mains de bûcheron» et qui est responsable des immenses riffs de guitare qui caractérisent *Rock 'n' romance*. C'est aussi le lieu des plus grandes fiertés de sa carrière, ses remarquables contributions aux opéras-rock de Luc Plamondon et Michel Berger (*Starmania* en 1978, *La Légende de Jimmy* en 1990), son album introspectif *Changement d'adresse* en collaboration avec Serge Fiori en 1989, et ce puissant *Rock 'n' romance* qui consacre enfin sur disque Nanette la rockeuse. «Je suis Québécoise. Quand je suis arrivée ici, c'était: I'm home! Ce n'est pas explicable. Une question d'énergie, peut-être. J'ai essayé de vivre en Angleterre et en France, mais je suis toujours revenue. So I don't fight it now. Je reste.»

CHAUD EN VILLE

BREEN LEBOEUF
À la Maison
de la Culture Pointe-aux-Trembles.

Ce n'est pas parce qu'on a éreinté son dernier album, *L'Âme nue*, qui nous semblait beaucoup trop radio-phoniquement correct pour le tempérament sanguin de l'ami Breen, que nous ne vous recommanderons pas d'aller l'applaudir en spectacle à la Maison de la Culture Pointe-aux-Trembles (Auditorium Daniel-Johnson), ce soir (samedi) à 20h. En show, ce bougre d'animal se transforme en loup-garou, le sang lui monte à la tête, les yeux lui rebondissent dans les orbites, il s'enchaîne à sa basse et se déchaîne de la première à la dernière note. Si le matériel est parfois déficient, Breen LeBoeuf fera tout pour se convaincre (et vous convaincre en même temps) du contraire. Le plus souvent, il y réussit. L'âme, c'est encore sur scène qu'il la dénude vraiment.

L'EMPIRE DES FUTURES STARS
Au Club Soda

Au Club Soda, tous les mardis à partir de 21h (jusqu'au 19 avril), les rondes préliminaires de *L'Empire des Futures Stars* continuent de remplir leurs belles promesses. La plus importante, c'est qu'il y règne presque toujours une ambiance plutôt grisante, garantie par les trois contingents d'amis, de parents et de fans en liesse des groupes en lice qui se font un devoir d'influencer le jury en les assommant de décibels. De quoi enterrer le tout-Montréal médiatique qui papote au fond. L'entrée est libre, mais limitée: arrivez tôt. Cette semaine, découvrons Sylvain et les Boîtes d'enfer, F.M.R. et Catherine Marchand

JETHRO TULL
Au Saint-Denis

Ce n'est pas toujours joli joli, les gloires d'autrefois qui se griment en petites jeunesses et se parodient en croyant se renouveler. Prenez Emerson, Lake & Palmer. On achève bien les cheveux, disait-on: quelqu'un aura-t-il pitié de l'orgue Hammond B-3 d'Emerson qui n'en finit plus de mourir? Heureusement, les rockers d'âge d'or ne sont pas tous des faux-culs. Ian Anderson et son vénérable Jethro Tull, eux, ne font pas semblants: d'emblée, ils se dénoncent en tant que vieilles badernes changeantes qui ne demandent qu'à s'amuser. Et ils avouent sans ambages être souvent bien las de revérérer *Aqualung*. De leur humour et de leur honnêteté, on leur sait tellement gré qu'on s'amuse avec eux. Et c'est pourquoi ils reviennent au Saint-Denis jeudi 31 mars à 20h30. Sur une seule jambe, il va de soi.

Sylvain Cormier

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

GRATUIT
LE LAIT présente
LES CAUSERIES OSM
Lundi 28 et mardi 29 mars à 18h45
Hall central de la Place des Arts
En collaboration avec Place des Arts
INVITÉS CETTE SEMAINE:
Georges Nicholson animateur à Radio-Canada
Sylvie Lambert violoncelliste à l'OSM
Boris Palankov directeur de tournée de l'OSM

LES GRANDS CONCERTS
CHARLES DUTOIT, chef
Lundi 28 et mardi 29 mars, 20h
STRAVINSKI: *Jeu de cartes*
BIZET: *Symphonie en do*
ROUSSEL: *Bacchus et Ariane (complet)*
Commanditaire: 29 mars: BANQUE NATIONALE
BILLETTS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)

LES MATINS SYMPHONIQUES METRO
CHARLES DUTOIT, chef
MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano
Mardi 29 mars, 10h30
BERLIOZ: *Béatrice et Bénédict, ouverture*
PROKOFIEV: *Concerto pour piano no 1*
TCHAIKOVSKI: *Symphonie no 4*
BILLETTS: 16,97\$ (taxes incluses)

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et Réseau Admission / 790-1245.

Ultramar PRÉSENTE

ALEGRIA

CIRQUE DU SOLEIL

Dès le 21 avril
Au Vieux-Port de Montréal
Billets en vente aux comptoirs ADMISSION
(514) 790-1245 ou 1-800-361-4595
Prix spéciaux pour groupes de 40 adultes et plus en semaine (514) 522-9272

EATON, LE VIEUX-PORT DE MONTRÉAL, Ultramar, METRO MEDIA PLUS, SRC, BANQUE NATIONALE, CKOI 96.9 FM, CFCL 105.7 FM, AIR CANADA, MERCI, QUÉBEC

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ASTRE: (849-3456) — Mighty Ducks 2 sam. dim. 13 h, 15 h 05, 17 h 05, 19 h 15, 21 h 25, 23 h 35, 19 h 15, 21 h 25, dern. rep. ven. sam. 23 h 35 — Naked Gun sam. dim. 13 h, 14 h 45, 16 h 30, 18 h 15, 20 h, 21 h 45, sem. 19 h, 21 h, dern. rep. ven. sam. 23 h 35 — The Paper sam. dim. 12 h 45, 14 h 55, 17 h, 19 h 10, 21 h 25, 23 h 35 — Major League mer. jeu. 19 h, 21 h — Greedy sam. dim. 13 h, 16 h 50, 21 h, ven. lun. mar. 21 h — Ace Ventura, Pet Detective sam. dim. 15 h 10, 19 h, ven. lun. mar. 19 h, dern. rep. ven. sam. 23 h 10

CINÉMA DE PARIS: (875-7284) — sam. The Unbearable Lightness of Being 13 h — Tokyo Decadence 12 h 30, 21 h 45, 24 h — The Age of Innocence 19 h — dim. Tokyo Decadence 14 h, 19 h — North by Northwest 16 h 15 — The Double Life of Véronique 21 h 30

CINÉMA POINTE-CLAIRE: (849-3456) — Monkey Trouble sam. dim. 10 h 30, 15 h 25, 17 h 20, 19 h 10, ven. lun. jeu. 19 h 10 — In the Name of the Father 21 h — Mrs. Doubtfire sam. dim. mar. 13 h, 15 h 45, 18 h 30, ven. lun. jeu. 18 h 30, 19 h, 21 h 30, ven. lun. jeu. 19 h, 21 h 30 — Schindler's List sam. dim. mar. 13 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30, ven. lun. jeu. 20 h — The Paper sam. dim. mar. 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30, ven. lun. jeu. 19 h, 21 h 30, ven. lun. jeu. 19 h, 21 h — Beethoven sam. dim. mar. 14 h

CINÉMA CENTRE-VILLE: (849-3456) — Philadelphie sam. dim. 18 h 45, 21 h 15, sem. 18 h 45, 21 h 15 — Matusalem sam. dim. 13 h, 15 h 30, sem. 15 h 30 — L'argent fait le bonheur sam. dim. 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h, sem. 15 h, 17 h, 19 h, 21 h — Terre interdite sam. dim. 13 h 05, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 20, 21 h 25, sem. 15 h 10, 17 h 15, 19 h 20, 21 h 25 — Trois couleurs sam. dim. 13 h 05, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 20, 21 h 25, sem. 15 h 10, 17 h 15, 19 h 20, 21 h 25 — En compagnie d'Antonin Artaud sam. dim. 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 15, sem. 15 h 05, 17 h 10, 19 h 15 — Romeo is Bleeding «Romeo pris au piège» 21 h 20 — Ace Ventura, mène l'enquête sam. dim. 13 h, 17 h, 21 h, sem. 17 h, 21 h — L'été de mes 11 ans... la suite 15 h, 19 h — Short Cuts sam. dim. 13 h 05, 16 h 40, 21 h 10, sem. 16 h 40, 21 h 10 — In the Name of the Father sam. dim. 13 h 05, 15 h 45, 18 h 30, 21 h 10, sem. 15 h 45, 18 h 30, 21 h 10 — Aventure de Lightning Jack sam. dim. 13 h 05, 15 h 05, 17 h 05, 21 h 05, sem. 15 h 05, 17 h 05, 19 h 05, 21 h 05

CINÉMA ÉGYPTIEN: (849-3456) — Bitter Moon 13 h 30, 16 h 15, 19 h 15, 21 h 30 — Reality Bites 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15, mer. 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15 — L'été de mes 11 ans... la suite 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30

CINÉMA LANGELIER: Mtl — Philadelphie (v.l.) 19 h, 21 h 25, dern. rep. ven. sam. 23 h 45 — Matusalem sam. dim. 12 h 30, 14 h 40, 16 h 50 — Madame Doubtfire sam. dim. 13 h 15, 15 h 40, 19 h, 21 h 25, 23 h 45 — Ace Ventura, mène l'enquête sam. dim. 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h, sem. 19 h 10, 21 h, dern. rep. ven. sam. 23 h — L'été de mes 11 ans... la suite sam. dim. 13 h 05, 15 h 05, 17 h 05, 19 h 05, 21 h 05 — Terre interdite 21 h 05, dern. rep. ven. sam. 23 h 05 — Les aventures de Lightning Jack sam. dim. 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15, sem. 19 h 15, 21 h 15, dern. rep. ven. sam. 23 h

CINÉMA NOUVEL ÉLYSÉE: (288-1857) — ven. sam. Dim. De l'amour et des restes humains (v.o.s.t.) 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h — Bleu 13 h 15, 17 h 15 — Deux actrices 15 h 15, 19 h 15 — Arizona Dream (v.l.) 21 h 15

CINÉMA OMÉGA: (647-1122) — Ace Ventura: mène l'enquête sam. dim. 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 15, 21 h 30, sem. 19 h 15, 21 h 30 — Beethoven 2 sam. dim. 13 h, 15 h 30, 19 h 15, sem. 19 h 15 — Les yeux de brasse 21 h 15 — L'Affaire Pelécan sam. dim. 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30, sem. 19 h, 21 h 30 — Rock N Nonne 2 sam. dim. 13 h, 15 h 30, 19 h 15, 21 h 30, sem. 19 h 15, 21 h 30

CINÉMA ONF: 1564, St-Denis (496-6895) — sam. dim. La fête des rois / Dans ton pays 16 h 30, 18 h 30, 20 h 30

CINÉMA PARADIS: (354-3101) — sam. L'enter blanc 12 h 30, 19 h 10 — Jurassic Park (v.l.) 13 h, 15 h — De quoi j'me méfie 13 h 10, 15 h — Ma vie 14 h 30, 21 h 15 — Beethoven 2 (v.l.) 15 h 25, 17 h 10 — Un monde idéal 16 h 45, 23 h 30 — Les 3 mousquetaires 16 h 50, 22 h 40 — Chassés croisés 19 h 15 — Le monde selon Wayne 21 h 25, 23 h 15 — dim. Ma vie 12 h 45, 19 h 10 — Beethoven 2 (v.l.) 13 h, 17 h 15 — De quoi j'me méfie 13 h 10, 15 h 45 — Jurassic Park (v.l.) 14 h 50, 20 h 50 — L'enter blanc 15 h, 17 h 05 — Chassés croisés 15 h — Le monde selon Wayne 21 h 25, 23 h 15

CINÉMA PARALLÈLE: (843-6001) — du 17 au 27 mars à 19 h 30 et supplémentaires les 20 et 27 mars à 14 h: La véritable histoire d'Artaud le mémé

DÉVIATION Un spectacle de danse présenté par GRAFFITI TANGO Direction artistique et chorégraphie: Danièle STURK et Joseph BAI

MUSIQUE CLASSIQUE



AUDITORIUM DE L'ÉCOLE SECONDAIRE DE MORTAQUE: 955, boul. Montarville, Boucherville (655-0271) — Le 27 mars à 11 h, concert par Les Jeunes Musicales du Canada (Centre de Boucherville) : Les Boréades, ensemble de musique baroque.

AUDITORIUM DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPÉRI: 150, de Gentilly Est, Longueuil (648-3890) — Le 7 avril à 20 h, l'Orchestre symphonique de la Montérégie présente le dernier grand concert de la saison «America», soit des extraits des plus belles comédies musicales aux couleurs de l'Amérique.

LA RADIO DU WEEK-END EN UN CLIN D'OEIL. NOS CHOIX À LA RADIO CE WEEK-END. Includes radio station logos (CFB, CKAC, CKVL, CFB, CFE, CFI, CFI, CFI) and program listings for Saturday and Sunday.

AGENDA CULTUREL

e 1774 présente en anglais, avec des passages en français. «Miss Julie» de Strindberg. Du mer. au sam. à 20 h 30. Matinées à 17 h les sam. 26 mars, 2 et 9 avril.

LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE: Salle Fred-Barry 4353, Ste-Catherine Est, Montréal (253-8974) — Du 17 mars au 16 avril, Trans-Théâtre présente «Prise de sang à Hochelaga-Maisonneuve» de Michel Monty. — Salle Denise-Pelletier, du 17 au 26 mars à 20 h, dans le cadre de la série Scène Intime, Ma Chère Pauline présente «L'Ombre de toi» de Sylvie Provost. — Salle Denise-Pelletier, du 5 avril au 5 mai à 20 h, «Comme il vous plaira» de Shakespeare.

PLAYERS' THEATRE DE MCGILL: 3490, McTavish, 3e étage (398-8813) — Du 7 au 9 avril à 20 h, la troupe francophone de McGill, Le Théâtre de la Grenouille, présente «Les Inesquies», soit «La Cantatrice chauve» plus trois autres textes de Ionesco.

SALLE DINA-BÉLANGER DU COLLÈGE JÉSUS-MARIE: 2047, chemin St-Louis, Sillery (529-2183) — Spectacle pour les 7 ans et + «Rouge Tandem» de Lise Castonguay, le 10 avril à 15 h.

SALLE ÉMILE-LEGAULT: 613, ave. Ste-Croix (744-7310 ou 744-7320) — Le Théâtre de Quat'Sous présente, le 29 mars à 20 h, la tragi-comédie «Nez à nez ou duel de naifs».

SALLE OCTAVE-CRÉMAZIE DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: (1-418-643-8131) — Le

Théâtre du Trident présente, du 1er au 26 mars, du mardi au samedi à 20 h, «La mémoire de Rêna» de Anne Legault.

THÉÂTRE BISCUIT: 221, St-Paul Ouest, Vieux-Montréal (845-7306) — Spectacle de marionnettes, danses, mime, chanson «Opéra fou» du 5 mars au 5 juin, les samedis et dimanches à 15 h. — Du 6 au 24 avril à 20 h 30 (relâche lundi, mardi); danse et voix: «Je ne sais plus ce que je dis»; théâtre: «La naissance de Marie Boua»; théâtre musical pour voix et accordéon: «Girouette». Réservations: 523-0532.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 3900, St-Denis (282-3900) — Du 4 au 27 mars, «La reprise» de Claude Gauvreau, m.e.s. Michèle Magny. — Jusqu'au 10 avril, du mardi au samedi à 20 h, et le dimanche à 15 h: «La fille de Christophe Colomb» de Réjean Ducharme.

THÉÂTRE DE L'ESQUISSE: 1650, Marie-Anne Est (527-5197) — Le 27 mars à compter de 13 h 30, le Théâtre de l'esquisse présente «Contes d'oiseaux» dans la série Les contes du monde pour les enfants d'ici.

THÉÂTRE DE LA BIBLIOTHÈQUE: 1030, St-Hubert (842-7024) — Le Théâtre de l'Opéra présente «Marivaudages», un collage d'après l'œuvre de Marivaux, du 29 mars au 23 avril à 20 h.

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE LA LICORNE: 4559, Papineau (523-2246) — Du 5 au 16 avril à 20 h (10 et 16 avril à 15 h), l'Arrière-Scène présente «Alphonse». — Du 26 avril au 21 mai à 20 h (dimanche à 15 h), Danger Public présente la pièce «Danny et les flots bleus de l'océan» de John-Patrick Shanley.

THÉÂTRE DE L'U. DE M. (TUM): 2332, Édouard-Beaucourt (343-7682) — Du 24 au 27 mars à 20 h, et les 26 et 27 mars aussi à 15 h: «La Savetière prodigieuse» de Federico Garcia Lorca.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS: 100, ave. des Pins Est (845-7277) — Du 4 avril au 13 mai, «Pitchfork Disney» de Philip Ridley.

THÉÂTRE DU CAFÉ DE LA PLACE: (842-2112) — Du 16 fév. au 26 mars, «Le silence de Mollière» de Giovanni Macchia, mar. mer. jeu. ven. à 20 h, sam. à 16 h 30 et 21 h.

THÉÂTRE DES DEUX RIVES: 30, boul. du Séminaire Nord, St-Jean-sur-Richelieu (358-3955) — Le 26 mars, «Terre promise», l'œuvre du Théâtre des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo (Italie).

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84, Ste-Catherine Ouest (866-8657) — Du 1er au 26 mars, du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 16 h et 21 h, «Andromaque» de Jean Racine.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 355, Gifford (844-1793) — Du 8 mars au 2 avril, création de la récente pièce de Michel Garneau «Héliotropes», du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 16 h et 21 h, le dimanche à 15 h.

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700, St-Dominique (843-7738) — Du 24 mars au 16 avril à 20 h 30, «Savage / Love» de Sam Shepard et Joseph Chaikin.

THÉÂTRE PÉRISCOPE: 939, ave. de Salaberry, Québec (418-529-2183) — Du 22 mars au 9 avril à 20 h, le Théâtre de l'Aubergine présente une création pour adultes «Fraction humaine» de Pierre Potvin.

ARTS VISUELS



ARTICULE: 15, Mont-Royal (842-9686) — Du 26 mars au 24 avril, en salles I et II, exposition des œuvres de Freda Guttman et de Annie Martin.

L'ATELIER CIRCULAIRE: 40, Molière Est, 4e étage (272-8874) — Du 13 mars au 6 avril, exposition des œuvres récentes de Denis St-Pierre «Gravures et monotypes».

BALCON D'ART: 650, Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Jusqu'au 15 avril, exposition collective «Jardins fleuris».

BIBLIOTHÈQUE FRASER-HICKSON: 4855, ave. Kensington, N.D.G. (489-5301) — Du 28 mars au 17 avril, exposition des œuvres picturales du Montréalais Mavis Assad «Personal Anthropology».

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE DUNHAM: 3638, Principale, Dunham (295-2621) — Œuvres picturales «Les Quatre Saisons» de Bill Schutgen, du 6 au 23 avril.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE CHAMBLAY: 1691, Bourgogne, Chamblay (658-2711) — À compter du 6 mars, œuvres de Chantal Payette et de Rita Désourdy.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND: 17100, boul. Hymus, Kirkland (630-2726) — Exposition des peintures de Helen Heather, du 1er au 30 mars.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE CÔTE ST-LUC: 5851, boul. Cavendish (485-6900) — Du 26 mars au 26 avril, exposition «Porcelaines des compagnies des Indes» de la collection du Musée des beaux-arts de Montréal.

CENTRE COMMUNAUTAIRE ELGAR: 260, Elgar, Île des Soeurs (765-7170) — Du 23 mars au 15 avril, exposition (techniques mixtes) des œuvres de Monique Bastien.

CENTRE CULTUREL DE VERDUN: 5955, Bannantyne, Verdun (765-7170) — Exposition-illustration jeunesse de Doris Barrette, illustratrice, du 16 mars au 8 avril.

CENTRE CULTUREL YVONNE-L.-BOMBARDIER: 1000, rue J.A. Bombardier, Valcourt (532-2258) — Exposition «Maestro» d'Emmanuel Claudias, aquarelles, huiles et sculptures, du 27 fév. au 28 avril.

LE CENTRE D'ARTISTES DE L'UNIVERSITÉ BISHOP'S présente, du 10 mars au 7 avril, les œuvres récentes de Darren Millington.

CENTRE D'ESSAI EN ARTS VISUELS HAUT 3E IMPÉRIAL: 164, Cowie, Granby (372-7261) — Du 22 mars au 14 mai, «Autour d'une exposition», exposition de Jacques Payette.

CENTRE D'ESSAI ET DE DIFFUSION DE L'ART TEXTILE CONTEMPORAIN: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 414, présente l'exposition «Lange Linceul» jusqu'au 23 avril.

CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL: 23, Amboise-Falard (455-3681) — Jusqu'au 4 avril, «Poésie du geste: Michèle Drouin et Poésie du signe: Nija Mandau».

CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS: 90, chemin des Patriotes, Sorel (746-7923) — Jusqu'au 17 avril, salles 1, 2 et 3, exposition des œuvres peintes de Louise Gagnon.

CENTRE D'EXPOSITION L'IMAGIER: 9, Front, Aylmer (819-684-1445) — Du 6 mars au 3 avril, «Les porteuces», dessins de Raymonde Jodoin, «Mises en scène», papier, techniques mixtes de Aline Martineau.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX-PALAIS: 185, du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Du 6 mars au 10 avril: «Percer Trans Percer» de Carole Gauron; «Un mobile sans repère» de Suzanne Roux; «Salle des pas perdus» de Christiane Desjardins.

CENTRE D'EXPOSITION L'IMAGIER: 9, Front, Aylmer (819-684-1445) — Du 6 mars au 3 avril, Galerie principale: Raymonde Jodoin «Les porteuces»; dessins; Mini-galerie: Aline Martineau «Mises en scène», papier, techniques mixtes.

CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM: 200, Sherbrooke Ouest — Du 17 mars au 10 avril, exposition de photographies d'architecture et de décor intérieur à Bruxelles. — Le 7 avril à 18 h 30, conférence publique au Centre canadien d'architecture.

CENTRE INTERCULTUREL STRATHEARN: 3680, Jeanne-Mance (872-9808) — Jusqu'au 3 avril, Moore.

CITÉ-AMÉRIQUE: 5105, Saint-Laurent (278-8080 ou 956-0978) — Du 19 au 30 mars, exposition des œuvres de Luc Bergeron.

DARE-DARE: 279, Sherbrooke Ouest (844-8327) — Du 12 mars au 3 avril, exposition «Signifiant/Insignifiant» de Vera Greenwood.

DAZIBAO: 279, Sherbrooke Ouest, Espace 311C (845-0063) — Le Centre de photographies actuelles Dazibao présente une exposition de Reno Salvaï du 26 mars au 24 avril. Le 6 avril à 20 h, l'artiste présente une conférence sur son travail et sa démarche artistique.

ENCADREMENT DE STIJL: 988, Rachel Est (524-5484) — Jusqu'au 30 avril, sérigraphie de Frédéric Back; dessins anciens (1920-1940) de Paul Leroux;

GALERIE ACTION ART CONTEMPORAIN: 190, Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (357-2178) — «Souvenirs d'eau» de Linda Kitchin, installation, peinture, du 23 fév. au 31 mars.

GALERIE ART ET ARTE: 3886, St-Hubert (281-8556) — Jusqu'au 9 avril, exposition des photos en N/B de Gilles St-Pierre «Pieta et Postpieta».

GALERIE ARTS TECHNOLOGIQUES: 813, Ontario Est (523-8011) — Expositions jusqu'au 19 avril, du mardi au dimanche, de 14 h à 18 h. Salle 1: Artistes en résidence 1994 (volet 2). Salle 2: Petites Mythologies, Carol Dallaire.

GALERIE B-312 ÉMERGENCE: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 312 (874-9423) — Du 19 mars au 16 avril, exposition de groupe par 9 artistes du Centre d'artistes Eastern Edge: dessins, sculptures, peintures.

GALERIE CHARLES & MARTIN GAUTHIER: 650, Marguerite-Bourgeois, Québec (418-682-0995) — Jusqu'au 22 mai, exposition des œuvres de Nathalie Caron «Peupliers, fantômes sur les flots».

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 418, (875-0071) — Jusqu'au 2 avril, exposition des œuvres d'Alain Paiement.

GALERIE CLARK: 1591, Clark, 2e étage (288-4972) — Jusqu'au 3 avril, expositions de Catherine Chagnon «Petites architectures et graphiques sonores» et de Judith Berry «Arboretum».

GALERIE DANIELLE OUMÉY: 4414, Mentana — Du 1er au 29 avril, exposition-bénéfice (ventes au profit de la) Fondation des arts et métiers d'art du Québec: œuvres de Pierre Kéo Kosal.

GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511, St-Denis (845-2400) — Du 17 mars au 20 avril, exposition des œuvres de Diane Desmarais et de Danielle Lanteigne, et œuvres récentes des artistes de la Galerie.

GALERIE D'ART DE MATANE INC.: 616, St-Rédempteur, Matane (418-582-1240) — Jusqu'au 15 avril, exposition «Éclats d'identité», œuvres de papier sculpté de Lise Namtel / Lise Landry.

GALERIE D'ART D'OUTREMENT: 216, Québec (495-6224) — Du 29 mars au 19 avril, installation «Chasseur d'étoiles» de Jean Martin.

GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE DRUMMONDVILLE: 175, Ringuet, Drummondville (819-477-5518) — Exposition des œuvres de Réjean Ladouceur et de Anne Marichal jusqu'au 31 mars.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPÉTI: 100, de Gentilly Est, local D 0620, Longueuil (679-2966) — Du 29 mars au 15 avril, œuvres de Michel Niquette, technique mixte.

GALERIE D'ART DU PARC INC.: 864, des Ursulines, Trois-Rivières (819-374-2355) — Installations «Neuf Lieux» de Atelier Papyrus et Convergences.

GALERIE D'ART LEONARD & BINA ELLEN: 1400, de Maisonneuve Ouest (848-4750) — Du 3 mars au 16 avril, dessins choisis d'Alex Colville; œuvres choisies de la collection permanente.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Lakeside Road, Pointe-Claire (630-1254) — Jusqu'au 2 avril, «De chez nous», œuvres récentes de Naomi London et de Bertha Shenker.

GALERIE D'ART VINCENT: Château Laurier, Ottawa (613-241-1144) — Du 27 mars au 3 avril, œuvres de Jean-Pierre Lafrance.

GALERIE DE LA VILLE: 12001, de Salaberry, Dollard-des-Ormeaux (684-1010) — Du 2 mars au 17 avril, exposition «Découvertes» d'œuvres en argile de dix artistes.

GALERIE DE L'UQAM: 1400, Berri, salle J-R120 (967-8421) — Du 1er mars au 2 avril, exposition de photographies «Les Roses» de Denis Lessard.

GALERIE OPTICA: 3981, boul. St-Laurent, espace 501 (287-1574) — Jusqu'au 23 avril, œuvres récentes de Roger Palmer (Glasgow), de Michael Buchanan et Jennifer Hamilton.

GALERIE PORT-AURICIE: 8420, Lacordaire, St-Léonard (328-8585) — Du 30 mars au 24 avril, exposition d'Elizabeth Mathier - «Infographie en quatre temps», photographie numérique et sérigraphie.

GALERIE RENÉ-BLOUIN: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 501, Montréal (393-9969) — Jusqu'au 2 avril, expositions de Charles Gagnon et de Geoffrey James.

GALERIE SIMON-BLAIS: 4521, Clark (849-1165) — Jusqu'au 2 avril, gravures et collages de Betty Geraghty. — Du 6 au 30 avril, Catherine Farish, estampe.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897, boul. Dagenais, Laval (628-8684) — Du 7 mars au 17 avril, exposition/échange, une sélection d'œuvres en provenance du centre d'artistes Horadé de Sherbrooke. — Du 17 mars au 17 avril, la Galerie présente «Conforme-non conforme», une exposition des œuvres de 10 artistes de la galerie Horace de Sherbrooke.

GALERIE VOX: 4060, boul. St-Laurent (#110), (844-6993) — Jusqu'au 24 avril, exposition de photographies «Les Roses» de Denis Lessard.

GALERIE VU: 95, Dalhousie (418-692-1322) — Jusqu'au 3 avril, exposition de l'œuvre photographique «Critical Details» de Nina Levitt.

GALERIE ZANETTINI: 28, cote de la Montagne (418-692-1055) — Jusqu'au 3 avril, exposition «Les inédits», soit l'évolution des points forts de la peinture de 1950 à 1990.

GESU (Centre de créativité): 1200, de Bleury (861-4378) — Du 19 mars au 13 avril, exposition de l'artiste-peintre José Ducloux. — Du 21 mars au 6 avril, exposition (et vente subséquente) des icônes véritables de l'artiste roumain Joan Jorjache. — Du 21 mars au 13 avril, installation «La Cène renaissante en ses ruines» de Christine Palmieri.

ESPACE GLOBAL: 755, Mont-Royal Est (525-6087) — Du 18 mars au 3 avril: Nathalie Dion et Line Gamache.

ESPACE TROIS du Centre des arts Saldya Bronfman: 5170, chemin de la Côte-Ste-Catherine (739-2301 ou 932-6688) — Jusqu'au 31 mars, exposition des sculptures de quatre artistes montréalais qui enseignent au Centre.

ESPACE 300B: 645, Wellington (392-0590) — Du 13 mars au 31 mars, exposition «12 au 645»: peintures, photos, sculptures.

exposition «Et les villes s'élaboussaient de bleu» organisée par l'Association Québec Communauté française de Belgique et le Centre interculturel Strathairn.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185, Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715) — Du 16 mars au 10 avril, Installations de Nadine Norman «Éphéméride et Vivace / Perennial».

CIRCA: Centre d'exposition art céramique contemporain, 372, Ste-Catherine Ouest, suite 144 (393-8248) — Jusqu'au 9 avril, du mercredi au samedi, de 12 h à 17 h 30, «Transparence» de David

Mireille Éthier, Aline Gauthier-Charlebois.

ESPACE GLOBAL: 755, Mont-Royal Est (525-6087) — Du 18 mars au 3 avril: Nathalie Dion et Line Gamache.

ESPACE TROIS du Centre des arts Saldya Bronfman: 5170, chemin de la Côte-Ste-Catherine (739-2301 ou 932-6688) — Jusqu'au 31 mars, exposition des sculptures de quatre artistes montréalais qui enseignent au Centre.

ESPACE 300B: 645, Wellington (392-0590) — Du 13 mars au 31 mars, exposition «12 au 645»: peintures, photos, sculptures.

BANQUE LAURENTIENNE
présente

OPÉRA FOU

Une production

BISCUIT
MARIONNETTES

Tous les samedis et dimanches à 15h

221, rue Saint-Paul O.
Vieux-Montréal
Place d'Armes

Rés.: (514) 845-7306

CITE 1073 BÉTIÉ
IMAGES MOTS COMMUNICATION MARKETING
LE DEVOIR

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	Le Télé-journal	Raison passion	Aventures de Tintin	La petite vie	Hockey: Québec vs Toronto				Le Télé-journal		23h20 / Cinéma: Le bal des casse-pieds—Fr. 91 avec Jean Carmet		
TVA	10	7	Le TVA, éd. réseau	Cinéma: Armé et dangereux—Am. 86 Avec John Candy et Eugene Levy			Cinéma: Mais qui est Harry Crumb?—Am. 89 Avec John Candy et Jeffrey Jones				Benny Hill		Le TVA, éd. réseau	Cinéma: Lune (23h52)	
TQS	35	5	Sports plus magazine	Les Simpson	Cinéma: Jumeaux—Am. 88 Avec Arnold Schwarzenegger et Kelly Preston		Cinéma: Le party—Can. 90 Avec Julien Poulin et Charlotte Laurier				Le Grand Journal		Sports plus (23h40)	Passion plein air	
RQ	17	8	La dictée des Amériques (17h30)	Mexi Québec			Avec un grand A: Secret de famille				Parler pour parler			Cinéma: L'heure du loup—Joséph. 67 Avec Liv Ullmann et E. Suédend	
TV5	15	15	Francofolies de Montréal	Rédacteurs en chef	Journal de TF1	Vision 5	Frou-Frou	Stars 90: Spécial bonheur			Le cercle de minuit		Kaléidoscope (23h50)	Journal télé-suisse	
CBC	6	13	World Figure Skating Championships				Hockey: Québec vs Toronto					Saturday Report	The Country Beat		
CTV	12	11	News	Hockey World	Star Trek: The Next Generation		Beverly Hills, 90210	Counterstrike			The Commish		News, Lottery	Cinéma 12: Valmont	
CBS	3	3	17h45 / Basketball: Finale régionale				Dr. Quinn, Medicine Woman	The Road Home			Walker, Texas Ranger		News	Designing Women	The Golden Girls
NBC	5	16	News	News	Star Trek: Deep Space Nine		World Figure Skating Championships						News	Saturday Night Live	
ABC	22	22	News	Siskel & Ebert	Star Trek: The Next Generation		The Prince and the Pauper	Cinéma: Gremlins 2: The New Batch—Am. 90 Avec Zach Galligan et Phoebe Cates				Baywatch		Acapulco H.E.A.T.	
PBS	57	27	The Cold War...	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Group	Yes, Prime Minister	Keeping Up Appearances	Bless Me Father	To The Manor Born	Red Dwarf	The Adventures of Robin Hood		Cinéma: Green for Danger—G.-B. 46	
PBS	33	14	The Lawrence Welk Show		Austin City Limits		All Creatures Great & Small	Keeping Up Appearances	Waiting for God	As Time Goes By	Mulberry			The Dame Edna Experience!	
MUSIQUE PLUS	20	20	Musique vidéo (14h)	Perfecto	Fax		Concert intime: Richard Séguin							Musique vidéo	
MUCH MUSIC	26		R.S.V.P.		Mike & Mike	Spotlight: Eurythmics	X-Tendax				Start Me Up				

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	Le Téléjournal 18h10 / Découverte				Gala des Champions				Dossier: Abuseurs sexuels à 12 ans...	Le dimanche	Scully rencontre	La météo, les sports	Cinéma: J'ai engagé un tueur—Fin. 90
TVA	10	7	Le TVA, éd. 18h	Docteur Doogie	J.E.		Cinéma: Ma blonde, ma mère et moi—Am. 91 Avec John Candy et Maureen O'Hara				L'événement		Le TVA, éd. réseau	TV5 sports et loterie	Vision mondiale
TQS	35	5	Autovision	Murphy Brown	Elle écrit au meurtre		Les Étoiles du Capitole	Cinéma: Robocop II—Am. 90 Avec Peter Weller et Tom Noonan					Le Grand Journal	Sports plus	

Narcisse, la terre et l'interdit



Échos narcissiques, huiles de Joseph-Richard Veilleux.

SOURCE LA GALERIE LINDA VERGE

IN ARCADIA EGO
Oeuvres récentes
de Joseph-Richard Veilleux
À la galerie Linda Verge,
1049 des Erables,
jusqu'au 8 avril.

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Dans les murales en pièces détachées et détachables de Joseph-Richard Veilleux, élaborées sur le thème de Narcisse et de son étang, c'est un peu comme si Miro et ses couleurs vives côtoyait une Marie Laurencin sur l'acide, ayant perdu en chemin sa sempiternelle tendance au gris perle et au pastel clair. Voilà en fait un tour de force intéressant que la mise en commun d'éléments aussi contradictoires dans le trait et la facture par l'usage d'une palette

largement commune.

Chez cet artiste beauceron les thèmes récurrents sont une règle: à son dernier solo chez Linda Verge (nouvellement installée dans de plus grands locaux), des chevaux galopèrent dans presque tous les tableaux. Cette fois, ce sont les visages aux yeux multiples, illustration du regard narcissique et des niveaux de conscience, qui sont toujours (ou presque) au rendez-vous. Veilleux s'interroge sur le sort de l'humanité, sur l'onirique et le réel, sur le moi et ses reflets, il tourne le regard vers la mythologie, mais il le fait avec un plaisir ludique évident et très séduisant.

On notera donc au passage quelques objets amusants, comme cet étui de violon dont l'intérieur et l'extérieur abordent chacun l'un des motifs récurrents de l'exposition. La production sur papier de Veilleux,

pour sa part, est un peu plus inégale: pour une pièce saisissante comme *Écho: le miroir*, on retrouvera aussi un *Nul jeune homme, nulle jeune fille ne le toucha* où il ne se passe pas grand-chose. Mais c'est là l'exception plutôt que la règle.

TOUCHER TERRE

À la Maison Hamel-Bruneau, 2608, chemin Saint-Louis, jusqu'au 3 avril.

Amis de la terre, vous avez rendez-vous à la Maison Hamel-Bruneau, non pas pour une conférence écolo, mais bien pour voir ce qui se passe quand les mains des hommes la façonnent. Comme rencontre nature-culture, quoi de mieux que la céramique d'art?

Parmi la quarantaine d'objets exposés, la conservatrice invitée, Danielle Meunier, en a trouvé pour tous les goûts, de la vaissellerie d'art à la statuette, en passant par l'installation et la figurine-caricature. Dans le traitement de la matière, on passe du design léché de *A Cup* de Kent Benson, au grès d'apparence brute du *Bird* de Shelly Low, en passant par les magnifiques raku iridescents de Monique Bourbonnais-Ferron.

L'humour est aussi au rendez-vous, avec une Chasse-Galerie comique de Patrick Amiot et Brigitte Laurent ou, plus finement, le très délicat *Tooth Fairy Pot* de Sara Day, qui montre une petite fée ailée et souriante, trônant fièrement sur le couvercle d'une grosse molaire. Tout à l'opposé de cette légèreté, on trouve aussi des pièces comme le *Tombeau-Berceau* de Nathalie Ducharme, une étrange combinaison de faïence, de verre et de métal qui a de quoi donner froid dans le dos.

Cette dernière oeuvre souligne particulièrement que la céramique, peut être un médium tout aussi valable et tout aussi expressif que le marbre, le cuivre ou l'acrylique. La vaisselle, la potiche ou la statuette comique sont peut-être le plus souvent au programme, mais, comme le démontre bien *Toucher Terre*, plusieurs artistes ont bien compris qu'ils n'étaient pas obligés de s'arrêter là.

CRITICAL DETAILS

de Nina Levitt
Au centre Vu, 95, Dalhousie,
jusqu'au 3 avril.

Présentée déjà chez Oboro, à Montréal, à l'automne 1992, l'exposition photographique *Critical Details* mérite d'être vue ou, mieux encore, revue.

Car, après tout, Nina Levitt s'y emploie avec beaucoup d'intelligence à revoir, en pointant habilement nos regards sur divers découpages photographiques, nos perceptions sur l'identité et la sexualité féminines.

L'exemple le plus frappant de cette démarche est l'ensemble intitulé *Monde interdit*, qui combine d'immenses reproductions d'articles de journaux à potins des années 50 sur les «dangers» du lesbianisme (reproduites en négatif, c'est tout dire), avec de toutes petites photos de femmes de la fin du XIXe siècle et du début XXe. En superposant ces images de femmes parfois atypiques (étreintes d'amies victorienne, femmes aux allures «masculines», etc.) aux clichés populaires sur l'homosexualité féminine, Levitt amène inévitablement le spectateur à s'interroger sur l'identité sexuelle des sujets photographiques, démontrant du coup le poids de la perception dans l'identité supposée des individus.

L'approche de Levitt procède avant tout d'un militantisme lesbien évident. Mais les questions qu'elle nous pose sur la féminité et la perception des rôles stéréotypés vont ultimement au-delà de l'orientation sexuelle et pointent du doigt tout le jeu des apparences qui définit trop souvent l'individu dans la société.

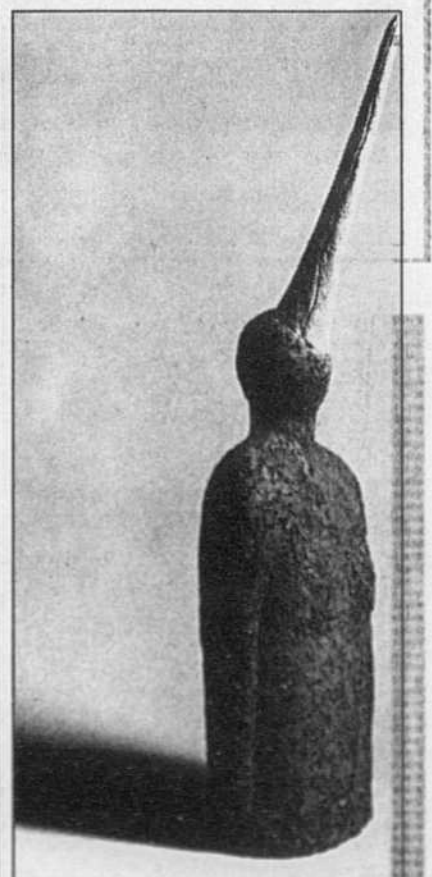


PHOTO PATRICK ALTMAN
Bird (1989), faïence et porcelaine
de Shelly Low.

500\$ par jour de vêtements San Francisco



Chaque jour, identifiez

une des chansons

chanceuses et gagnez

500 \$ de vêtements

dans les Boutiques

San Francisco en écoutant

ma radio au boulot

CITE
107,3 FM
ROCK • DÉTENTE

LES ARTS

ARTS VISUELS

Traiter les matières précieuses aux petits soins

La firme québécoise Museo Techni se spécialise dans le transport d'œuvres d'art

MARIE-MICHÈLE CRON

C'est un métier où l'on peut avoir un contact physique et spirituel exceptionnel avec une oeuvre d'art. Critères indispensables: disponibilité en béton, sensibilité à fleur de peau, goût exacerbé pour les voyages, nerfs d'acier (parfois), deux bonnes années de rodage. Et une oreille très alerte qui aime qu'on lui raconte quelques bonnes aventures. Les routiers sont sympas et lorsqu'en plus ils s'occupent de matières précieuses, ils peuvent se dédoubler en conteurs d'histoires singulières ou ravissantes. Ainsi de cette artiste qui n'arrivait plus à faire sortir une pièce énorme de son atelier et qui accepte que le technicien chargé de son transport la coupe en deux pour la faire passer. Ils doivent aussi développer des trésors d'imagination et se changer en géant vert pour monter un par un, soixante morceaux au soixante-deuxième étage d'un immeuble new-yorkais... qui n'a pas d'ascenseur. Ou bien se métamorphoser en petit Poucet pour aller chercher une sculpture au fond du bois. Imaginons une traîne sauvage qui glisse à travers la forêt et qui poétiquement chargée d'une toile multicolore fait naître une véritable image à la Forcier.

«Chaque cas est exemplaire, et même si l'on peut plaquer des règles de bases, il reste toujours des exemples qui font appel au jugement explique André Chénard, président des relations publiques à Museo Techni, une firme spécialisée dans le transport d'œuvres d'art. Aidé de Nathalie Malaket, vice-présidente et directrice du Service des expositions, de Jacques Viens, un consultant en muséologie ainsi que d'une petite équipe dynamique de techniciens, André Chénard a embarqué dans cette aventure qui a démarré dix ans auparavant sous l'initiative de Daniel Amadei, alors chef du Service des expositions itinérantes du Musée des beaux-arts de Montréal pendant huit ans — le MBAM possède aujourd'hui son propre équipement. Daniel Amadei développa ce créneau afin de répondre plus spécifiquement aux besoins du milieu artistique et muséologique en lui offrant une palette de services techniques reliés à son fonctionnement tout en couvrant un vaste champ d'activités.

Ses spécialistes rassemblent toutes les pièces qu'ils vont chercher partout, les mettent en caisses, préparent les documents pour la douane, font les arrangements nécessaires auprès des compagnies aériennes, embauchent un agent à l'extérieur pour continuer le travail, structurent le bon déroulement de la circulation des oeuvres. Et que ce soit pour la gestion et la réalisation d'un projet, la fabrication des vitrines, jusqu'à l'exécution de l'oeuvre, la confection de caisses, leur recyclage, le montage, l'encadrement, l'emballage, le design de présentation pour des études de faisabilité, l'aménagement d'une réserve d'œuvres sur papier ou tout simplement à titre de consultant, rien n'échappe à cette compagnie tonique et sérieuse qui tend à être complète au niveau des services offerts et qui préfère, pour plus de facilité, contrôler chaque projet global.



La petite équipe de Museo Techni.

PHOTO JACQUES NADEAU

Les spécialistes en transport d'œuvres d'art doivent développer des trésors d'imagination et se changer en géant vert pour monter un par un, soixante morceaux au soixante-deuxième étage d'un immeuble new-yorkais... qui n'a pas d'ascenseur.

S'adapter aux besoins d'une clientèle diversifiée

«Les musées qui ont un fort volume d'expositions itinérantes ou d'expositions qui exigent d'avoir des prêts un peu partout au Québec comme au Canada, se dotent quant à eux de leur propres équipements ajoute André Chénard. Par contre, les gros musées américains comme les musées en Europe où dans ce cas-ci, des compagnies similaires à Museo Techni sont trente fois plus grosses que nous, vont sous-contracter énormément.

Ici, chaque institution tend à être autonome et Museo Techni est là pour suppléer à leurs demandes lorsqu'elle est dans une période intense de montage par exemple. Depuis dix ans maintenant, Museo Techni a gagné la confiance du milieu en s'adaptant aux besoins d'une clientèle diversifiée et régulière, tels que le Centre Canadien d'Architecture, le Musée d'art contemporain, le Musée du Québec, le Musée des arts décoratifs, le Centre International d'Art Contemporain, les galeries René Blouin, Trois Points, Christiane Chassay, les corporations comme la Banque nationale, mais également des particuliers: des artistes, des collectionneurs privés qui vont prêter des oeuvres pour des expositions, des collectionneurs corporatifs, des organismes comme la banque d'œuvres du Conseil des arts, des galeries de Toronto et de Québec, les musées du Saguenay, l'Hôtel des Encans, certaines maisons en Europe.

«Nous préparons un calendrier deux fois par an où nous donnons six mois à l'avance notre cellule de transport que nous envoyons à 250 clients susceptibles d'avoir besoin de transports sur longue distance entre certaines villes dit André Chénard. Maintenant, nous allons plusieurs fois par saison en région, à Alma, entre autres.» Question épineuse mais essentielle: en cas de bris (les quatre techniciens engagés à temps plein manipulent entre 40 et 400 oeuvres par semaine) Museo Techni pratique la théorie de la glasnost. «C'est le genre de choses qui peut nous arriver une fois tous les dix ans constate Nathalie Malaket. Mais notre réputation vient du fait qu'on n'a jamais rien à cacher. Dans ce métier, il faut être et très bien assuré et très honnête».

Et puis à l'image de la situation ambiante, Museo Techni subit les conséquences des fluctuations du marché qui fauchent tout le monde comme les blés mûrs: moins d'encadrements, moins de prêts, la compagnie est touchée à rebours alors que tous les grands projets comme ceux qu'Alcan ou Lavalin pouvaient monter n'existent plus. «Lavalin, par exemple, était un client corporatif qui donnait le ton sur toutes les autres collections au Québec et au Canada appuie André Chénard. Lavalin était notre plus gros client qui offrait un fort pourcentage d'affaires car cela incluait la gestion de la collection et de la galerie, l'accrochage, le démontage, beaucoup d'exposition itinérantes. Artluminium, organisée par Alcan n'existe plus mais aussi, les grosses corporations achètent moins, les musées organisent moins d'expositions et les font rouler sur une plus grande période de temps; les galeries qui ont moins d'argent vont s'en occuper aussi et à leur place je ferai la même chose». Nullement découragés, les membres de Museo Techni essaient constamment d'être inventif, font des arrangements, diminuent les coûts, et insistent surtout sur un point: être à l'écoute des artistes. «Après tout, ce sont eux qui nous font vivre» conclut André Chénard.

ACCROCHÉ

DAVID MOORE

Le sculpteur questionne les notions de transparence et de non-présence dans ses oeuvres récentes. Galerie Circa. Jusqu'au 9 avril.

BLEU

Et les villes s'éclabousseraient de bleu: c'est le thème qui a inspiré douze artistes qui ont créé des oeuvres à partir de textes de Jacques Brel. Centre Strathearn. Jusqu'au 3 avril.

NINA GAGNON

L'artiste nomade expose son journal de bord, un livre-bilan qui couvre trente années de production. Espace La Tranchefile. 5331, Saint-Laurent. Jusqu'au 5 mai.

LANGE ET LINCEUL

Il est question du corps humain et de tissus rituels. Avec des oeuvres de Cozic, Trask, Wolfe, entre autres. Espace 414, 372 rue Ste-Catherine ouest. Jusqu'au 23 avril.

DES TOILES DE GRAND FORMAT. DES PETITES PIÈCES À LA TEMPERA

Marion Wagshal nous parle du corps humain et de ses rapports au monde du travail et des loisirs. Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. Jusqu'au 19 avril.

GILLES ST-PIERRE

Le thème de la Pietà a influencé beaucoup d'artistes dont Gilles St-Pierre qui fait prendre la pose à ses modèles pour les photographier. Galerie Art et Arte. Jusqu'au 9 avril.

L'ART NOUVEAU:

ARCHITECTURE ET DESIGN À BRUXELLES. Une exposition de photographies qui vient souligner le centenaire du mouvement de l'Art Nouveau. Centre du design de l'UQAM. Jusqu'au 10 avril.

HYGIÈNE GÉNÉTIQUE

Des œuvres qui témoignent de la mémoire génétique et de ses composantes. Avec Dalia Chauveau, Cécile Langlais et Carole Laporte. Espace 508, 372, rue Ste-Catherine ouest. Jusqu'au 26 mars.

IMPRIMATUR

Des estampes à faire vibrer les paysages de ruine, de scènes de chasse et de rodéos. Le tout dans des teintes mordorées qui dégoulinent impunément. Galerie Waddington & Gorce. Jusqu'au 2 avril.

KEVIN SONMOR

Sa peinture est un mélange de paysages en ruine, de scènes de chasse et de rodéos. Le tout dans des teintes mordorées qui dégoulinent impunément. Galerie Waddington & Gorce. Jusqu'au 26 mars.

Marie-Michèle Cron
Mona Hakim

L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

Espace 1 **JOSETTE TRÉPANIÉ** La surface des choses
Espace 2 **JABER LUTFI** Oeuvres récentes
Espace 3 **DIANE TRUDEL** Oeuvres récentes

DERNIÈRE JOURNÉE

GALERIE
LACERTE PALARDY
ASSOCIÉS307, rue Ste-Catherine ouest,
porte 515, Montréal H2X 2A3
Métro Place des Arts 844-4464

Mercredi au vendredi 11 h à 18 h Samedi de 11 h à 17 h

Pour annoncer sous cette rubrique
composez le
(514) 985-3319

OEUVRES RÉCENTES

Kevin
Sonmor

jusqu'au 26 mars 1994

WADDINGTON & GORCE

1255 rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

C'est elle
que j'aime!

LA VIE EST PRÉCIEUSE.
GÉRER SON STRESS CONTRIBUE
LARGEMENT À UN MEILLEUR
CONTRÔLE DU DIABÈTE.

ASSOCIATION
DIABÈTE
QUÉBEC

LE DIABÈTE NOUS CONCERNE TOUS.
FAITES LE TEST.
POUR L'AMOUR DE VOTRE VIE.

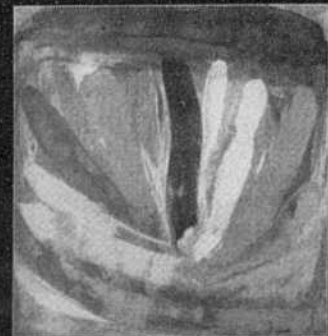
Champigny la plus grande librairie
francophone d'Amérique expose

ARMAND VAILLANCOURT

DU 9 MARS AU 20 AVRIL 1994

4380 St-Denis, Montréal, Qc H2J 2L1 Tél.: (514) 844-2587

Ouvert de 9h à 22h tous les jours, même le dimanche

LE CENTRE D'EXPOSITION
DE BAIE-SAINT-PAULDernière semaine
jusqu'au 4 avrilPoésie du geste
Michèle Drouin

TOLÉRANCE - NIA MAHDAOUI

Poésie du signe
Nja Mahdaoui

23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul
Pour informations: (418) 435-3681
Visites guidées les fins de semaine et le mercredi
Ouvert tous les jours de 9h à 17h

DE CAUSIS ET TRACTATIBUS

ENCYCLOPÉDIE EN 47 LIVRES D'ARTISTES EXPOSITION/LEVÉE DE FONDS

Kim Adams Stephen Andrews Marc Audette Liliana Berezowsky Miguel Berlanga Sylvie Blocher
Réal Calder Yves Champagne Daniel Corbeil Tom Dean José Dubeau Jeff Dyson
Andy Fabo Susan Feindel Diane Génier Trevor Gould Rose-Marie Goulet Michel Goulet
Pierre Granche John Heward Spring Hurlbut Geoffrey James Denis Juneau Anish Kapoor
Shelagh Keeley Denis Lessard Daniel Lohnes Martha Fleming et Lyne Lapointe François Lacasse
Lisette Lemieux Arnaud Maggs Liz Magor André Martin John McEwen Gilles Mihalcean
Guido Molinari Marie-Jeanne Musiol Richard Purdy Rober Racine Louise Robert Sylvia Safdie
Neill Tenhaaf Annie Thibault Dennis Tourbin Peter Trépanier Jean-Yves Vigneau Irene F. Wittome

DU 27 MARS AU 24 AVRIL 1994 VERNISSAGE LE DIMANCHE 27 MARS À 14 H

HEURES D'OUVERTURE DE LA GALÉRIE : DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 12 H À 17 H

205, RUE MONTCALM, HULL (QUÉBEC) 819 387 (819) 771-2122 FAX (819) 771-0696

ART NÉO-7
ART CONTEMPORAIN

Avez-vous
mangé
aujourd'hui?



À l'oeur de la solution!
Tél.: (514) 871-1551 ou 1-800-567-8561
Télex: (514) 871-1464

Les pièges tordus de la perception

MONA HAKIM

FRANÇOIS LACASSE-MARK VATNSDAL
Galerie Rochefort
530, rue St-Paul ouest.
Jusqu'au 9 avril

Se retrouver devant une très bonne exposition de peinture est un moment franchement exaltant. Moments que l'on souhaiterait plus fréquents, avouons-le, mais qui, lorsqu'ils se présentent, nous font réviser toutes les médisances formulées à l'égard de cette discipline. Il en est ainsi à la vue de l'excellent travail de François Lacasse et de Mark Vatsdal, aux murs de la galerie Rochefort.

Jean-Claude Rochefort a visé juste en faisant cohabiter les tableaux, pourtant formellement distincts, de ces deux jeunes artistes. Alors que Vatsdal met en scène des animaux de cirque en décapant, érodant ses figures jusqu'à écorcher vivement la toile, Lacasse, lui, procède par ajouts de peinture en la morcelant par plaquettes épaisses et en l'étalant comme une mosaïque. L'un soustrait, pendant que l'autre additionne. On est tenté de se coller à la peinture du premier, tandis que le second exige du recul pour mieux distinguer les figures. Vatsdal emprunte ses images aux médias. Lacasse, fait appel à l'histoire, à Goya et Callot. Chez ce dernier, particulièrement novateur dans son traitement, la mosaïque empiète sur la gravure du fond et fait comme si elle rapiéciait l'image bout à bout. Et ça marche formidablement. Dans les deux cas, et c'est là qu'ils se rejoignent, on met à profit nos réactions et nos efforts à observer les mille et une astuces de la représentation.

Voilà deux artistes qui manipulent avec brio les pièges tordus de la perception sans jamais alourdir le contenu, mieux, en conservant le pouvoir tonifiant de la peinture. Et on sait pertinemment qu'il n'est pas toujours facile de réussir cet exploit. Prenez le temps de bien observer ces oeuvres, l'enjeu réside précisément là. Et le dénouement est réjouissant.

GEOFFREY JAMES-CHARLES GAGNON
Galerie René Blouin,
372, rue Ste-Catherine ouest #501.
Jusqu'au 2 avril

Les photographies de Geoffrey James et de Charles Gagnon présentées chez René Blouin ont également à voir avec notre façon de décoder le réel. Les paysages désertiques de Geoffrey James, où s'érigent d'étranges protubérances calcaires, sont en fait des sites miniers d'Asbestos. Paysages industriels, que l'on sait d'emblée désolants par l'activité menaçante de l'homme sur son environnement. Or ici point de désolation. Ces montagnes d'amiantes possèdent au contraire quelque chose de surréel, d'extrêmement attirant et apaisant. Des formes esthétiques et abstraites qui ne sont ni plus ni moins qu'accidentelles, certes, mais d'une beauté insidieuse. Troublant glissement qui nous fait dire que la culture aurait définitivement brouillé notre façon de percevoir les choses. James, l'oeil aguerri, traite de l'insidieuse beauté abstraite.

L'enchaînement entre les photographies de James et celles de Charles Gagnon, accrochées dans la petite salle, est magique. Chaque oeuvre de Gagnon est une reproduction double de paysages arides de l'Arizona et de l'Utah. D'un côté l'image en clair, réaliste, de l'autre son pendant plus sombre, plus abstrait et bizarrement truffé de chiffres et de lettres. On croirait un dessin à raccorder comme dans les cahiers de colorier. Il y a ici une attitude ironique et une belle leçon des choses de la part de cet important peintre et photographe québécois. A-t-on besoin d'une table des matières pour comprendre l'image non-réaliste? Doit-on absolument reconnaître un paysage à travers les formes abstraites de la section droite? Et si à droite — comme dans le cerveau — l'image référerait à l'émotif, au créatif, et à gauche au rationnel. De quel côté devrions-nous pencher? A vous de décider.

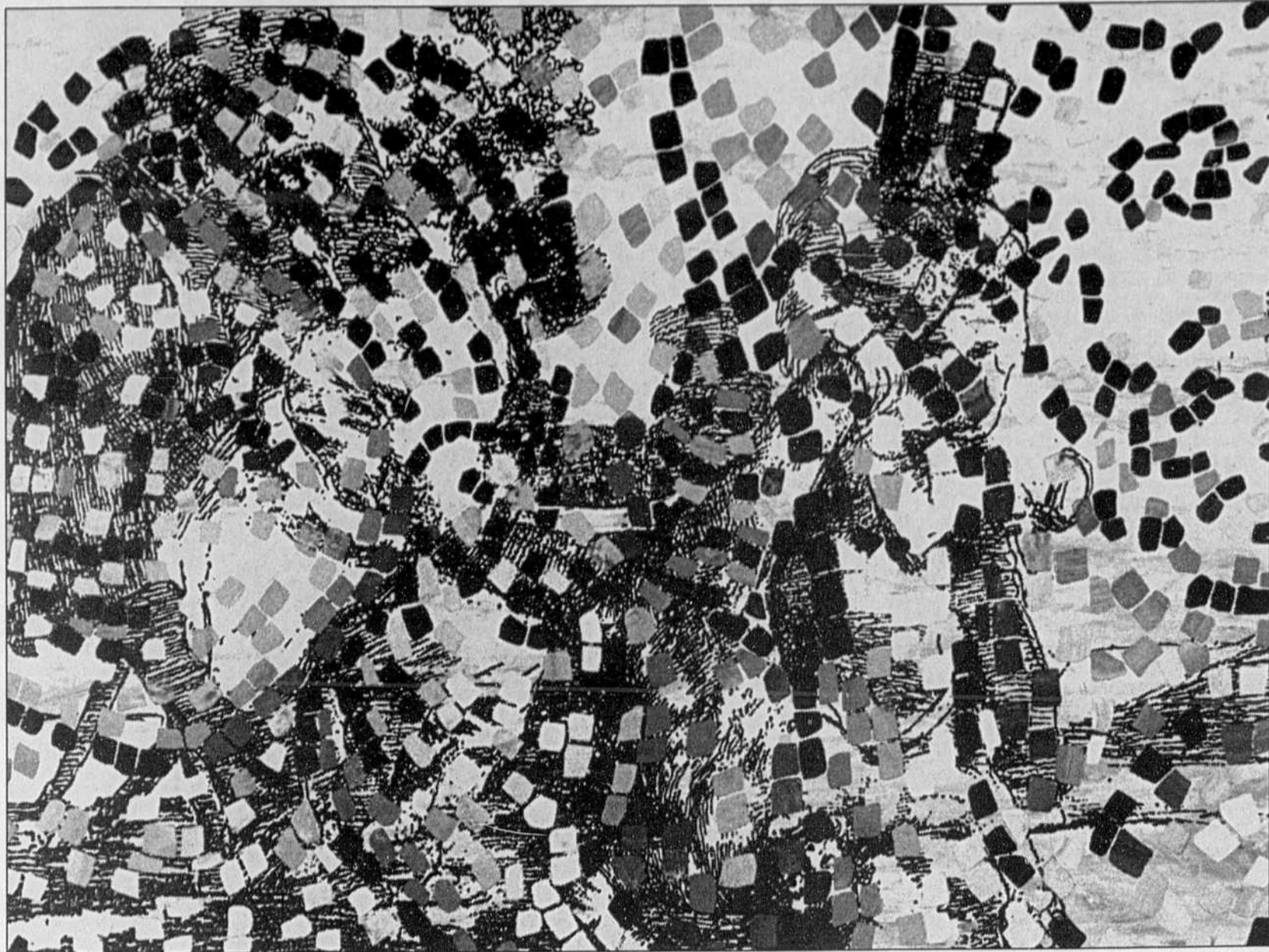
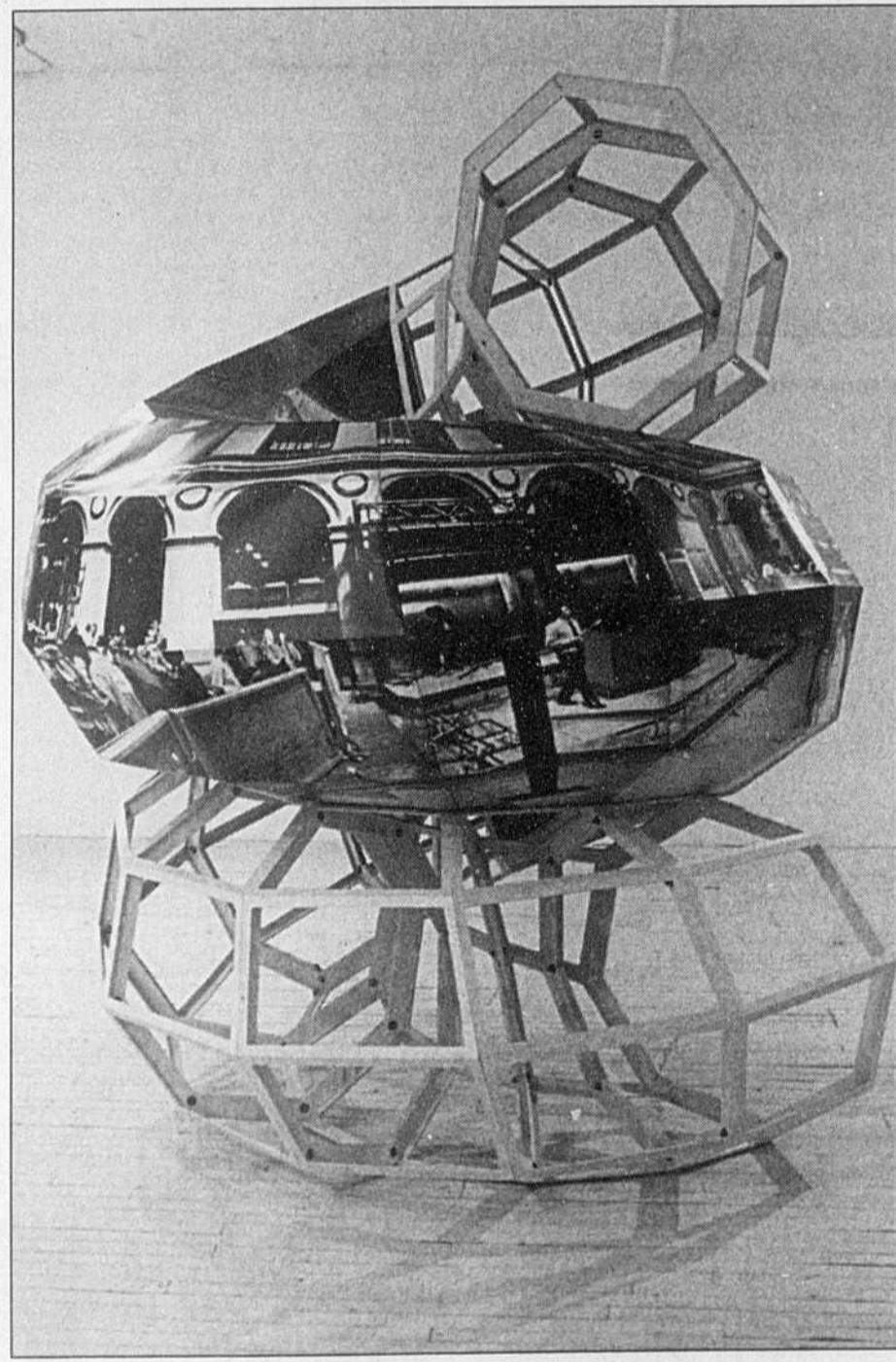
ALAIN PAIEMENT
Galerie Christiane Chassay
372, rue Ste-Catherine ouest #418.
Jusqu'au 2 avril

Alain Paiement s'intéresse aussi à notre façon de regarder les images. Ses photos-sculptures sont des constructions complexes, structurées et toujours fascinantes. Un alliage d'informatique, d'aléatoire, d'architecture, de mouvement giratoire, de temps fuyant, tout ça pour mieux cerner notre propre position dans un monde en continuelle transformation. Mais le travail de Paiement c'est aussi et simplement des sculptures attirantes, tantôt cubiques, tantôt sphériques ou sinon spirales, comme celle exposée actuellement chez Christiane Chassay. Une sculpture dont la charpente de bois à demi-découverte par la photo centrale, nous catapulte ici dans le tourbillon du parquet de la bourse de Paris. «Un lieu de transition, de flux constant, un lieu désincarné comme la photo informatique, elle-même immatérielle» dira Paiement.

Transition que l'on sent d'ailleurs dans son propre travail. L'immense photographie en kaléidoscope de la bourse de New York, accrochée aux murs angulaires de la galerie, rend bidimensionnel tout ce que Paiement s'est évertué à échauffer en trois dimensions depuis plusieurs années. Or ce tournant marque une cassure, un changement qui en vaut la peine. La force, le mouvement, la déstabilisation sont gardés intacts, heureusement.

DAVID MOORE
Circa,
372, rue Ste-Catherine Ouest #444
Jusqu'au 9 avril

David Moore nous a depuis longtemps habitude à la représentation du corps sous toutes ses formes. Des corps plus souvent symboliques, primitifs et dualistes. Dans sa toute récente production présentée chez CIRCA les corps ne sont plus que bras et jambes en bois tailladé — ces écorchures sont stupéfiantes — membres frustes enchevêtrés et érigés comme des totems. A proximité d'eux, une figure découpée dans un panneau de bois ou de métal prolonge, en négatif, les membres amputés de la statuette. Moore ici en met beaucoup, peut-être trop. Les polarités négatif/positif, lourd/léger se collent à une représentation trop littérale. Même cette volonté d'abstraire (par les panneaux entre autres) arrive mal à rattraper l'imaginaire. Les corps démembrés n'atteignent pas, personnellement, le haut degré métaphorique de ses personnages antérieurs. La complicité entre abstrait et figuratif est peut-être tout simplement entée ici dans une phase de transition. Soulignons toutefois l'acharnement exceptionnel dans le travail sur le matériau.

Ci-haut, *Don*, de François Lacasse.Ci-contre, *Sans titre (Bourse de Paris)*, d'Alain Paiement.

MUSIQUE

en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

AVRIL

1er

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONTRÉAL
Concert traditionnel du vendredi saint
MOZART, REQUIEM K. 626
Laura Dziubaniuk, soprano, Maria Adamcova, mezzo-soprano,
Charles Prévost, ténor, Yves Saint-Amant, basse,
Chœur de l'UQAM, Ensemble Vocal de l'UQAM,
Orchestre de la Société Philharmonique
Direction: Andrei Bedros, chef invité
Vendredi 1er avril 20h. Église Saint-Jean-Baptiste
Billets: 20\$. En vente à la Place des Arts 842-2112, réseau Admission 790-1245

8

L'ENSEMBLE PENTAEDRE
Le 8 avril à 20 hre
en l'église Erskine and American, 3407, av. du Musée
(angle Sherbrooke)
Au programme: Reicha, Ravel, Ligeti, Nielsen
Guy Pelletier: flûte, Normand Forget: hautbois, Gilles Plante: clarinette
Francis Ouellet: cor, Michel Bettez: basson
Renseignements/billets: 948-2378 ou Réseau Admission: 790-1245

17

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL
Corno da Caccia 1780
Concert de l'orchestre sous la direction de Jean-François Rivest
Au programme:
Concertos pour cor de Haydn et Mozart et symphonies de
C.P.E. Bach et Mozart
avec l'artiste invité américain, Lowell Greer,
virtuose du cor naturel
et les membres de l'orchestre du Studio: aux violons, Chantal Rémillard, Brigitte Lefebvre, Hélène Plouffe, Claude Deltell, Geneviève Gilardeau, Christine Moran, Jacques-André Houle, Margaret Little et Olivier Brault, aux altos, Maurice Pelletier, Elisabeth Comtois et Gerald Daigle, aux violoncelles, Susie Napper et Louise Trudel, à la contrebasse, Pierre Cartier, aux hautbois, Marie-France Richard et Eric Mercier, au basson, Suzanne DeSerres, aux cors, Martin Limoges et Paul Marcotte, au clavecin, Réjean Poirier.
le dimanche 17 avril à 20 h en l'église Notre-Dame-du-Très-Sacrement
500, av. du Mont-Royal est (métro Mont-Royal) à Montréal
billets: 23 \$ (rég.) et 18 \$ (ét/65+) toutes taxes comprises
Informations et réservations: 843-4007

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR ET LA COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

VENDEURS et VENDEUSES À COMMISSION DEMANDÉS
GALERIE
Michel-Ange
430, rue Bonsecours, Vieux Montréal
875-8328

Galerie d'art d'Outremont
216, avenue Querbes
495-6211

CHASSEUR D'ÉTOILES
INSTALLATION
JEAN MARTIN
Du 29 mars au 19 avril 1994
Vernissage
jeudi 31 mars
à 17 h 30
mar. à ven. de 13h à 18h
sam. et dim. de 13h à 16h

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE
Samedi le 26 mars à 20h.
Soirée ROMANTIQUE
avec
Marc-André HAMELIN
ANIMATRICE
Animatrice de la soirée:
ANNE LÉTOURNEAU
EXPOSITION
JEAN-YVES MERCIER
Exposé durant les mois de février et mars, les samedis et dimanches de 11 heures à 17 heures.
1364, chemin Ste-Marguerite
(cote 109, de l'autoroute des Laurentides)
Réservation téléphonique: 1-229-2586
LE DEVOIR l'Orpailleur
CIME 995